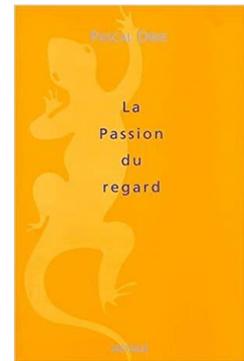


## De la responsabilité des anthropologues Pascal Dibie, 1998

### Chapitre 2 de : *La Passion du regard.* *Essai contre les sciences froides*



L'ethnologie trempe ses racines dans les prémices de ce regard nouveau advenu en 1492. Or, les "porteurs de vu", dont je suis, ont une immense responsabilité car ce sont d'eux, de leurs regards, de leurs descriptions, de leurs inventions et de leurs théories et parfois même de leurs collaborations à des pouvoirs douteux, plus souvent encore de leur manque de vigilance, d'engagement, et d'éthique, que dépendent la curiosité et l'état mental d'une société qui indirectement mais indubitablement s'inspire de leurs travaux et de leur regard porté sur le monde et les hommes.

Si ce qui s'est joué et se joue encore autour de l'ethnologie n'impliquait pas l'ensemble de l'histoire de notre société et, par définition, les cultures environnantes qu'elle étudie, je ne reviendrais pas sur la définition, ou plutôt sur l'utilisation d'un terme qui, nous en sommes convaincu maintenant, ne devrait plus exister dans le contexte humain : la "race". Mais l'aventure de la pensée humaine fait qu'une fois embringuée dans un sens, même s'il y a variation du regard, il lui est difficile de s'en débrouiller. Certains politiques le savent si bien qu'il leur est facile de jouer dans leurs discours des pseudo-concepts relevant d'une ethnologie et d'une anthropologie du xix e siècle, qu'ils présentent à leurs auditeurs comme « des évidences passées dans les mœurs » et dont ils ont parfaitement conscience qu'ils ont non seulement laissé des traces indélébiles dans les générations qui nous précèdent mais qu'ils continuent d'imprégner les générations nouvelles.

Le racisme, on le sait, marche comme le feu et les maladies : par contagion. Les idéologues d'extrême droite le savent si bien qu'ils n'hésitent pas pour recruter, à jouer à la fois sur la paresse psychologique d'une génération en-culturée, à la propagande raciste et antisémite, lors de la première et dramatique moitié du xx e siècle, (qui n'a jamais pu remettre en cause ses connaissances acquises) et sur le mal-être des générations plus jeunes, les "exclus" du système et autres "petits Blancs" peureux, jaloux et envieux, prêts à gober un certain nombre de certitudes, dont les théories pseudo-scientifiques sur "l'inégalité des races"...

De façon à ce qu'il n'y ait pas d'ambiguïté dans mon propos, j'aimerais commencer par la fin en faisant état de la question des "races" ou plus exactement, de la façon dont les anthropobiologistes et les spécialistes de la génétique contemporains abordent aujourd'hui, et d'une certaine façon, règlent son compte à ce bien triste concept. Le terme de "race" qui longtemps désigna une subdivision de l'espèce humaine sur des critères biologiques (à l'exemple de la classification linnéenne des espèces botaniques, par agrégation autour de spécimens appelés « types »), s'inscrivait dans une démarche classificatoire dont les anthropologues et autres raciologues du xix e siècle, éperdus de science, se sont emparés.

Or, « la seule démarche justifiable consiste à tenter de classer les populations humaines définies par la tendance de leurs membres à se marier entre eux, selon une procédure logique de groupement basé sur leur degré de ressemblance génétique » (Hiernaux, 1991 : 6ii). Je sais, hélas,

que le recours aux classifications raciales n'est pas prêt de disparaître et que dans certains milieux, par choix idéologique souvent, par commodité certainement et par paresse ou confort intellectuel plus sûrement, on risque longtemps encore de faire appel aux typologies raciales toutes droites sorties d'une mythologie qui s'est lentement élaborée et concrétisée au cours des siècles. En attendant de revenir sur cette très étrange "construction", les progrès récents de la génétique montrent que la conception de "types raciaux" arbitrairement définis n'ont aucun fondement scientifique. « C'est pourquoi, écrit Jacques Ruffié dans *Le Mythe de la race*, le polymorphisme apparaît aujourd'hui comme l'une des lois fondamentales de la vie. Aussi la volonté raciste, directement inspirée de la pensée typologique, qui tend à "purger" une race des gènes inférieurs pour ne conserver que les gènes supérieurs, constitue-t-elle, du point de vue biologique, une véritable absurdité » (Ruffié, 1981). « Quoi qu'il en soit, ajoute Jean Hiernaux, l'anthropologie se consacre désormais essentiellement à étudier la diversité humaine sans biais classificatoire et à en rechercher l'explication en termes de génétique des populations et d'influence du milieu sur l'expression des gènes » (Hiernaux, 1991).

La réponse aux racistes est à mon avis à chercher de ce côté. La "distance biologique" n'a en effet d'intérêt que statistique et lorsque l'on veut étudier et délimiter sur des bases génétiques des "agglomérats" de populations. Si l'on prend par exemple la "distance génétique" entre deux populations "françaises", elle n'est en moyenne inférieure que de 15 % à la distance entre deux populations prises au hasard dans le monde. On voit par là, et nous devrions tous en être convaincus, que les propositions de classifications raciales sont totalement arbitraires, inopérantes, et qu'il y a inapplicabilité du concept de race à l'espèce humaine.

Quant aux anthropologues et idéologues qui continuent de chercher de façon obsessionnelle la souche humaine primordiale, cela tient de plus en plus de l'invraisemblable, « du fait de l'intensité du brassage des populations humaines, associée à leur capacité à vivre dans les milieux les plus variés et à leur faible aptitude à s'adapter biologiquement à des milieux contrastés » (Hiernaux, 1991). Ce ne sont donc plus dans des images de "branches" ni même de "tronc" commun qu'il faut chercher l'évolution humaine, mais de façon bien plus réaliste dans celle de réseau. « Ce dont on débat, faisait remarquer Claude Lévi-Strauss dans sa fameuse conférence sur *Race et Culture* en 1971 à l'Unesco, (c'est) de la diversité des cultures, pas des races », ajoutant fort à propos, et c'est ce que j'aimerais montrer ici, que « l'histoire de la notion de race, c'est aussi celle des déboires ininterrompus essuyés par cette recherche » (Lévi-Strauss, 1983 : 22/23) et les chercheurs qui s'y sont frottés.

Pour tenter de comprendre ce qui s'est passé avec "notre regard" — celui que nous avons porté, puis dispensé — il me faut, très rapidement, remonter à l'origine même du mot "ethnologie", mot sur lequel les dictionnaires ont un peu de mal à s'entendre. Les plus anciens voient dans ce terme un contenu spécifique où l'ethnologie est « l'étude des races humaines ». Les plus récents qui attestent son existence dès 1787 en Suisse — A.-C. Chavanes, Académie de Lausanne — pour désigner l'étude des « divers corps de communauté », constatent que, depuis, l'ethnologie serait devenue « le nom pour la science des groupes humains », ajoutant, et c'est là où l'on s'aperçoit que les encyclopédistes ne se sont pas penchés sur la question de l'ethnologie depuis un moment, « notamment des groupes sociaux appartenant aux civilisations préindustrielles ; cette valeur se dégage après 1870 avec les travaux en français de Durkheim et de M. Mauss » (*Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, 1992). Le même dictionnaire apparaît plus moderne dans la définition d'un terme voisin, et plus ancien, "ethnie" : le mot désigne « un ensemble d'individus qui ont en partage un certain nombre de caractères de civilisation notamment linguistiques ; il tente de remplacer certains emplois abusifs de race, mais reste didactique ».

.9 Il me faut remonter à Paul Broca (1824-1888) et Armand de Quatrefages (1810-1892), deux personnages qui vont doter l'anthropologie d'institutions de recherche, d'enseignements et de conservations, opérant une rupture définitive d'avec les mêmes lieux qui existaient dans un souci souvent plus "curieux" et esthétique que scientifique. C'est ce moment, très important pour nous, où le regard revêt une vision documentaire et envisage les collections existantes comme des moyens de connaissance de l'homme qu'il faut regrouper, pour les étudier, au sein de laboratoires scientifiques. C'est alors que crânes, squelettes, objets préhistoriques sont rassemblés et livrés à l'étude de doctes savants qui vont, dans cette "folie de classement" qui suit Linné (1707-1778) et Buffon (1707-1788), les classer à leur tour, rendant les regards ethnologique et anthropologique dominants, littéralement dépendant des seules collections.

Durant cette époque enthousiaste et difficile où l'on assiste en Europe à la montée des nationalités et des empires coloniaux, les savants avaient pour tâche, en plus de faire l'inventaire du monde, de trier ce qui le composait et de le mettre en ordre. La connaissance devait tout couvrir et les projets ne manquaient pas d'envergure. C'est comme cela qu'Adriano Balbi (1782-1848), un statisticien italien, collaborateur dès 1826 de *l'Atlas ethnographique du globe*, esquissa une classification des peuples d'après le critère linguistique. Son idée, à la différence des anthropologues qui s'intéressaient aux seuls critères anatomiques, étant que « la langue est ordinairement le seul ou le principal trait caractéristique d'une nation ». Comme ses contemporains, Balbi pensait qu'il fallait établir l'étude des langues sur des critères aussi rigoureux que ceux régissant les sciences naturelles. Là où les anthropologues, à travers l'étude strictement anatomique des caractères physiques, cherchaient à prouver la permanence et l'inaltérabilité des "races" dans le temps, Balbi proposait une science nouvelle pour désigner l'étude des langues et leur classement qu'il baptisa "ethnographie". Il préférait ce terme à celui de "linguistique" d'origine allemande qu'on lui reprocherait sûrement d'avoir utilisé... « Nous avons pensé, écrit Balbi, que nous pouvions étendre l'emploi de celui d'ethnographie et d'ethnographe à la classification des langues et à celui qui s'en occupe. En effet, si des peuples (...) ne sont des peuples que parce qu'ils parlent des langues différentes, une classification des peuples correspondra à une classification des langues, et le terme d'ethnographie pourra, nous semble, sans grand inconvénient, remplacer ceux de linguistique et de glossographie, ou celui d'idiomographie que M. Malte-Brun [1] vient de proposer. »

Mais dans cette science de l'homme en constitution, ce n'est pas la voix du linguiste Balbi qui fut retenue malgré un grand retentissement de son œuvre dans le milieu scientifique européen de son temps [2]. Ce sont des propositions tout "autrement scientifiques", s'appuyant sur des faits concrets, palpables, qui, dans cet univers de la preuve qui s'annonçait, retinrent l'attention des hommes de science et des idéologues : l'anthropologie. Il faut comprendre par là, non pas le pendant anglo-saxon de l'ethnologie ainsi que nous l'entendons aujourd'hui, mais l'étude strictement anatomique des caractères physiques qui très tôt sembla se résumer à la seule observation des crânes humains, rejoignant l'approche phrénologique (1810) chère au monde médical, autrement dit l'« étude du caractère, des facultés dominantes de l'homme d'après la forme du crâne » (Robert). En Angleterre exista dès 1830 une Société d'anthropologie qu'on qualifia très vite de *Phrenological club* ; quant à la France, la Société ethnologique de Paris créée en 1839 inscrivit principalement à son programme « l'étude des principaux éléments qui servent à distinguer les races humaines ». Bien que je ne veuille rien excuser de la "racilogie" naissante, on peut imaginer que l'intention des anthropologues était plus scientifique que raciste. Ceci dit, la façon dont marche la science, qui est de fonder son savoir et sa recherche sur celle de ses prédécesseurs explique en partie que, dans ce domaine justement, les choses étaient mal engagées puisqu'elles se situaient dans la lignée des encyclopédistes et plus particulièrement de Buffon ;

illustre ancêtre, certes, mais qui, comme ses contemporains éclairés, avait « foi dans une hiérarchie rigide des valeurs, au sommet de laquelle se situe la civilisation européenne » (Todorov, 1989 : 124). Cette vision ethnocentrique présuppose un idéal éthique et culturel qui ne l'empêchera pas, en bon naturaliste, de s'interroger sur ce qui constitue la variété dans l'espèce humaine. C'est comme cela que dans *De l'homme*, il propose trois paramètres pour faire cette lecture : la couleur de la peau, la forme du corps et les mœurs (1749/1971 : 223) mais aussi un idéal esthétique qui va nous poursuivre longtemps et qui bien avant Buffon, a, mythiquement fondé le racisme : la beauté. Or pour lui, la beauté physique est donnée à l'origine, la couleur est un phénomène de dégénérescence ; plus l'homme est foncé, plus il est laid (Todorov, 1989 : 127) et « pour peu qu'on descende au-dessous du cercle polaire en Europe, on trouve la plus belle race de l'humanité » (340). Affirmant « explicitement la relation entre la couleur de la peau et les manières de vivre, donc le niveau de civilisation » (Todorov, 1989 : 125), les "variétés sur l'espèce humaine" s'articulent naturellement pour Buffon de la façon suivante : au sommet, les nations d'Europe septentrionale, juste au-dessous, les "autres Européens", ensuite les populations d'Asie et d'Afrique et, tout en bas, "les sauvages américains".

Je ne reviendrai pas sur les "sauvages" et les Indiens, mais j'aimerais donner l'origine de quelques préjugés bien installés que l'on retrouve, presque immuables, dans notre longue histoire et qu'il faudrait sûrement ramener à cette crainte indélébile de "l'homme en pays" pour l'étranger et l'étrangeté : hommes-singes, troglodytes, cyclopes, épiphages, antipodes, cynocéphales, amyctyres, acéphales, africains. Non, ce dernier terme n'est pas une erreur, il s'agit d'une enluminure d'un manuscrit bavarois de l'Antéchrist de 1450, où sont mis sur le même plan deux groupes se préparant à adorer l'Antéchrist : des acéphales montés sur un bouc démoniaque et des hommes noirs encapuchonnés et habillés à l'occidentale (Stenou, 1998 : 21).

Cela fait maintenant plus d'un millénaire que les Noirs sont les principales victimes de préjugés ethniques. Cette discrimination n'est pas propre aux seules cultures chrétiennes, mais elle tient une place tout à fait particulière dans la symbolique occidentale. En réalité, ce n'est pas la couleur en elle-même qui est maudite, note Katérina Stenou, mais l'absence de clarté : ce sont les ténèbres contre la lumière. La noirceur est le refuge des réprouvés, c'est ainsi, dit Origène, que leurs âmes sont revêtues de corps obscurs et noirs, en d'autres termes, c'est la sombre ignorance qui les habite et qui déteint vers l'extérieur (Patrologie, XIV). De cette (presque) pure allégorie, les illustrateurs tireront très vite des images où l'"Africain noir" et nu face à l'"Européen blanc" et vêtu rappelleront la supériorité de la lumière sur les ténèbres. Dès l'époque carolingienne, le noir deviendra la couleur du diable et des falsificateurs ; dans l'imagerie et l'imaginaire chrétien, les Africains, désignés parfois comme "Éthiopiens" endosseront dès lors l'image du démon (Stenou, 1998 : 7378). La théologie faisant office de vérité démontra que « la noirceur fut le signe que Dieu mit en Caïn ».

En d'autres circonstances l'Église, qui aime à régler elle-même les questions de l'origine, proposait une cause historique et biblique qu'il ne me paraît pas inutile de rappeler ici. Pour trouver l'origine de l'inégalité entre les hommes (et de la pudeur), il faut se référer au livre de la Genèse. On y apprend que Dieu ayant béni Noé et ses trois fils, Cham, Sem et Japhet, il leur donna mission de « peupler toute la terre » (IX, 19). Puis Noé planta de la vigne, but du vin, s'enivra et se retrouva tout nu au milieu de sa tente (IX, 21-22). Or Cham, le cadet, « vu la nudité de son père » et en fit part à ses deux frères. Outrés de ce manque de respect à l'égard de leur père, Sem et Japhet « prirent le manteau, le mirent tous deux sur leurs épaules et marchant en arrière, ils couvrirent la nudité de leur père ; et comme leurs visages étaient tournés, ils ne virent point la nudité de leur père » (IX, 23). Une fois dessaoulé, Noé « apprit ce que son fils cadet lui avait fait. Et il dit : Maudit soit Canaan ! Il sera serviteur des serviteurs de ses frères » (IX, 25/26/27). C'est ainsi que la malédiction divine

s'abattit sur le fils de Cham, Canaan, et le fils de celui-ci, Chus, la postérité éthiopienne de ce dernier et toute leur descendance énumérée au chapitre X de la Genèse (X, 6 à 20). Les auteurs chrétiens glosèrent autour de ce texte dès le <sup>iv</sup> e siècle et construisirent un corps de doctrines explicatives qui ensemença les premiers préjugés historico-bibliques concernant l'origine de la "noirceur" des Éthiopiens, des "Afri" et le manque de blancheur des "Phœniciens"... L'imaginaire médiéval ne rata pas le thème de la malédiction des fils de Cham, voués à l'esclavage pour avoir péché, à laquelle ils rattachèrent la galerie des monstres que j'évoquais plus haut parmi lesquels se trouvaient les « unijambistes à la peau sombre », anormalité qui était à chercher plus dans la couleur de la peau que dans le handicap (Stenou, 1998 : 78).

Comme celle des Noirs, la discrimination des Juifs est à chercher dans la construction d'un ethnotype qui les a suivis et les suit toujours aujourd'hui depuis l'invention des grands monothéismes. En abandonnant le point de vue historique pour la seule approche ethnologique, je risque de me trouver très vite confronté à des thèses racistes, judéophobes et antisémites qui n'envisagent "la question juive" qu'en fonction d'une "solution". Que l'on reprenne les mythes anciens, les auteurs latins, médiévaux, sans parler des idéologues du siècle dernier et de la première moitié de celui qui s'achève, on retrouve, comme un leitmotiv, des préjugés, une hostilité et un désir d'exclusion à l'égard des Juifs qui n'ont pas de bornes.

Pour rester dans ma seule discipline, la responsabilité qui nous incombe à ce sujet est à mon avis immense. Avec Buffon, j'avais esquissé les premières tentatives de "classement" de l'homme d'après sa coloration. Ernest Renan (1813-1892), dont j'aurais aimé qu'il soit vrai que son œuvre résume à elle seule le <sup>xix</sup> e siècle français et que l'on tient pour le champion de l'affirmation de la primauté de l'esprit et de la foi en la raison, prit part lui aussi au concert des origines. Je ne retiendrai que les propositions de Renan concernant l'organisation hiérarchique des "races" humaines, renvoyant à la passionnante et riche étude qu'a faite Tzvetan Todorov (1989) de *L'Histoire générale et système comparé des langues sémitiques* pour sa vision, un peu moins pire que les autres ou dans la tradition des "ethnographes" de Balbi, des "races linguistiques".

Renan voit chez les Noirs d'Afrique, les aborigènes australiens et les Indiens d'Amérique, « plongés dans l'éternelle enfance », des « races inférieures » non pas à cause de caractéristiques physiques, mais en ce qu'elles ne sont « pas civilisables ni susceptibles de progrès » et « vouées à l'immobilité ». Viennent ensuite « les races intermédiaires » avec les Chinois, les Japonais, les Tartares et les Mongols, dont l'histoire est difficile à négliger pour un Européen, mais que Renan estime être des « races non perfectibles ». Il imagine qu'à l'origine, toute la terre était couverte par ces hommes, mais qu'ils auraient été progressivement éliminés par d'autres « races », les « races supérieures » : « Partout en effet, les Aryens et les Sémites trouvent sur leurs pas, en venant s'établir dans un pays, des races à demi sauvages qu'ils exterminent. » « Races blanches [qui] possèdent en commun à elles seules le souverain caractère de la beauté » (Todorov, 1989 : 130, 132).

Je reviendrai plus tard sur le mythe aryen, préférant passer à Gustave Le Bon (1841-1931) (qui va d'ailleurs très vite nous y mener), dont l'idéologie pernicieuse qui sous-tendait sa psychologie fut suffisamment décisive pour qu'on le reconnaisse comme un des pères fondateurs majeurs du racisme en Europe. Le Bon rédigea des dizaines d'ouvrages à la suite où il fit « de mieux en mieux bouillir, dans la même marmite, des idées biologiques, anthropologiques et psychologiques, et ébaucha la trame d'une psychologie des peuples et des races inspirée à la fois de Taine et de Gobineau » (Moscovici, 1981 : 279). Sa proposition de classification des "races" est organisée selon quatre degrés : tout en bas, les « races primitives », comme les aborigènes d'Australie, sauvages « voisins de l'animalité », chez lesquels il ne voit « aucune trace de culture » et condamnés à disparaître ; les « races inférieures » : les Noirs qui lui apparaissent être « non perfectibles », tout

comme la Chine et ses voisins, qu'il reconnaît comme « races moyennes » et auxquels il amalgamera les « peuples sémitiques ». Au sommet, Le Bon estime que « parmi les races supérieures, on ne peut faire figurer que les peuples indoeuropéens » (Todorov, 1989 : 132). Comme Renan, Le Bon, armé de ce solide (et irrationnel) « bon sens racial », est partisan du polygénisme [3] quoiqu'il assimile les "races humaines" aux espèces animales : « En se basant sur des critères anatomiques bien nets, tels que la couleur de la peau, la forme du crâne, il a été possible d'établir que le genre humain comprend plusieurs "espèces" nettement séparées et probablement d'origines très différentes » écrit-il dans *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples* (1894). En scientifique sans œillères, il explique que ceux qui utilisent "race" plutôt qu'"espèce", c'est pour ne pas froisser la sensibilité chrétienne qui veut que tous les hommes appartiennent à la même espèce (monogénisme) (Todorov, 1989 : 129-130). Le Bon fut un véritable maître à penser ; il porta tous ses efforts sur l'éducation des élites politiques et industrielles qu'il convainquit si bien, surtout pour sa *Psychologie des foules* appuyée sur un racisme primaire, qu'il fut, dit-on, littéralement pillé par Adolf Hitler dans *Mein Kampf* (Todorov, 1989 : 283).

Il est un "monument" qui reste un référent pour les racistes de tout poil et dont on prononce le nom dès que "la question" est abordée, Joseph Arthur de Gobineau (1816-1882). Diplomate et homme de lettres, il fut chef de cabinet de Tocqueville alors ministre des Affaires étrangères du prince-président Louis Napoléon (1849), puis en poste à Berne et à Hanovre où il écrivit son *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855). La discussion et le rayonnement de son œuvre en Allemagne, auxquels contribua Richard Wagner, grand admirateur de son œuvre poétique, avant qu'elle ne gagne la France, le fit taxer de « pangermanisme », mais il semble que son « francisme » l'ait finalement emporté... Son racisme, en tout cas, ne fait aucun doute, bien qu'il n'apporte guère de nouveaux arguments aux précédents énoncés plus haut. Ses obsessions tiennent aux "mélanges", à la beauté, à l'intelligence et à la vigueur des chefs. Quant à l'échelle raciale qu'il propose, elle est définitivement colorée : la « race jaune », dont « le Créateur n'a voulu faire qu'une ébauche » et qui est « tout à fait faible » (...). Les nègres ont également moins de vigueur musculaire (...) La palme revient à nos peuples de race blanche » et à ses mâles qui assurent « l'immense supériorité des Blancs dans le domaine entier de l'intelligence ». Pour Gobineau, dont le paradis est situé au pays des « Aryans », l'« affirmation fondamentale » est qu'à l'origine du monde, les races, inégalement douées, étaient pures, mais le mélange des sangs, nécessaire pourtant pour qu'existe la civilisation, à condition qu'elle soit dosée et contrôlée par « la race d'élite », a finalement ravalé les meilleurs au rang des pires. Loin que l'humanité soit perfectible à l'infini, avertit-il, l'avenir la verra s'abrutir de plus en plus dans la déchéance des métissages (Gaulmier, 1973).

La Civilisation à laquelle aspire Gobineau, terme qu'il utilise alternativement avec "race blanche", c'est de voir "la beauté" gagner contre la "flétrissure" des "dégénérés", les "extrêmes" de couleur — noir d'un côté, jaune de l'autre — "tempérés" par le Blanc, le retour de la « Grand'race blonde », de ses chefs et la puissance militaire européenne soumettre le reste du monde. (Todorov, 1989 : 153-164). Rêve "racial" horriblement basique, du « gobineau » en quelque sorte, auquel il est difficile de croire mais qui malheureusement inspire encore, lui aussi, le discours rabâcheur et sinistre de politiques que soutiennent de bien dangereux adeptes.

Le racisme de Gobineau fondé sur des métaphores biologiques n'était pas tombé du ciel. Avec la création d'une chaire d'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle en 1855 pour Armand de Quatrefages de Bréau, la fondation en 1859 de la Société d'anthropologie à Paris, le premier congrès international d'anthropologie et archéologie en 1866 à

Neuchâtel, la création en 1868 d'un laboratoire d'anthropologie à l'École pratique des Hautes

Études, l'anthropologie s'institutionnalisait en même temps quelle cherchait ses marques face à l'ethnologie et à l'ethnographie. Son orientation se jouait entre les tenants d'une anthropologie "dure" qui serait « l'étude de l'homme considéré principalement sous le point de vue physique » et devant « s'appliquer à déterminer et à classer les diverses races humaines » — *Dictionnaire de l'Académie française*, 1878 — et ceux, comme Paul Broca, pour qui l'anthropologie est une science plus large « qui a pour objet l'étude du groupe humain considéré dans son ensemble, dans ses détails et dans ses rapports avec le reste de la nature » (1871). Je n'entrerai pas dans les débats mouvementés qui animèrent pendant de longues années la Société d'anthropologie (Dias, 1991), choisissant de suivre ici les tenants de l'anthropologie "dure" non par goût, on l'aura compris, mais parce que ce sont eux qui vont fournir aux voyageurs, « employés des colonies, officiers, médecins de la marine et des colonies », à travers un programme de cours du Muséum d'histoire naturelle qui leur est réservé, la connaissance anthropologique et anatomique nécessaire pour la découverte des pays soumis ou à soumettre. Les "instructions" et les conseils dispensés alors sur la manière de recueillir des informations scientifiques, quelque peu datés, se passent de commentaire : « Nous n'avons pas besoin de dire que les voyageurs ne décideront pas toujours facilement les indigènes à laisser mouler leur tête, mais pourtant avec de la douceur, de la persuasion, la promesse d'un objet de pacotille plus particulièrement désiré, ils arriveront à surmonter bien des répugnances » (Broca, 1871).

Cette soif de "saisir" l'homme, ses objets et, au passage, sa terre (à cette époque, les puissances européennes se partageaient la planète), cette obnubilation d'un "regard volumétrique" que venaient conforter les conférences pratiques d'"anthropométrie et crâniologie" du laboratoire d'anthropologie de Ernest-Théodore Hamy (1842-1908), nommé conservateur du musée d'Ethnographie du Trocadéro en 1880 (Dias, 1991 : 207235), les travaux des criminologues Lavater et Lombroso, héritiers de la physiognomonie savante et pères de l'anthropométrie moderne que soutenait l'infailible vision phrénologique du monde médical sur l'homme (Le Breton, 1992 ; Renneville, 1994), tout cela allait permettre aux thèses racistes de s'alimenter, de s'étendre et après avoir en quelque sorte terrassé plus qu'endormi la fragile et jeune conscience démocratique en Europe, sauf exceptions (rares), d'installer les fascismes.

Je ne sais si les étudiants en ethnologie ont conscience de ce qu'ils manipulent et de ce qui les manipule, mais à se replonger chez nos maîtres, ne serait-ce que dans les "usuels" qui jalonnent les murs de nos bibliothèques, ce que l'on trouve est édifiant. *Les Races humaines* (1863) du Dr Verneau par exemple, qui, après avoir été adjoint de Hamy, fut directeur du musée du Trocadéro, ouvrage bellement illustré dont la préface de Quatrefages garantit la scientificité, bien qu'il ait la prudence de préciser « je ne crains pas de répéter que la science ne nous a encore rien appris sur l'origine des espèces en général, sur celles de l'homme en particulier », connut un large succès dans les milieux bourgeois. Quatrefages définit cet ouvrage comme une « sorte de manuel (rassemblant) toutes les données principales recueillies jusqu'à ce jour sur l'espèce humaine et ses races » dont le but « est donc de rendre un service réel à l'homme du monde intelligent et curieux, au diplomate et au commerçant, aussi bien qu'au futur anthropologue qui en est au début de ses études ». Verneau, reprenant les classements de Quatrefages, passe en revue les « races actuelles ». Rien de très neuf quant à l'utilisation des "échelles raciales" si ce n'est à la page 556, la description du « rameau sémite » de la « troisième branche sémitique » offrant un ethnotype du Juif complet ou presque. Le pire (qui est à venir !) est que, vu la volonté encyclopédique de l'ouvrage, on peut imaginer que ces trois pages sont le fruit d'un véritable effort synthétique de la part de l'auteur de ce que la science « savait » à l'époque du monde juif.

Ce savoir des "races", hélas, n'est qu'un "dire" comme tout ce qui va suivre désormais. Verneau essaie bien d'être objectif et a le désir de montrer que les Juifs, comme les autres, se sont «

mélangés » bien que « les Juifs, répète-t-on souvent, ne s'allient qu'entre eux ». La preuve de son objectivité scientifique, il va la chercher chez Quatrefages, qu'il cite :

« Leur histoire même montre que bien des fois, ils se sont alliés à d'autres races (...) leur cimetière du xi e siècle à Paris (...) a fourni onze crânes, dont deux seulement ont conservé le type sémitique, les neuf autres accusant des métissages divers. On sait d'ailleurs quelle est leur dispersion et comment, grâce à l'affaiblissement des préjugés dogmatiques, le sang israélite pénètre parfois jusque dans les rangs des aristocrates aryans ». Et Verneau d'ajouter : « Ce qui est vrai pour les Juifs est également vrai pour les Arabes et encore plus pour les Abyssins (...) Toutefois, si l'ensemble du rameau (sémitique) n'est pas resté à l'abri de tout croisement, il existe quelques groupes qui ont peut-être mieux conservé leur type originel qu'aucune autre population du globe. »

Suit une description physique du « Sémitique » qu'il emprunte à l'Anglais Rawlison ; citation à laquelle il ajoute sa touche pour la parfaire sans doute, dans laquelle il glisse un « il surpasse en fanatisme religieux toutes les autres populations du globe » entre « les Juifs ont conservé partout un type qui les rend faciles à reconnaître » et « lorsqu'un Juif a les yeux bleus ou verts, c'est que son père ou son grand-père s'est marié à une chrétienne, ou bien encore, que sa mère a oublié la fierté de sa race ». (Verneau, 1863 : 556-557)

C'est sous la rubrique « Mœurs et Coutumes » que l'on retrouve ce qui serait la fameuse "invariabilité du Juif" avec son cortège de préjugés, jugements judéo-phobes qui depuis longtemps font le lit de l'antisémitisme. Bien que l'"étude" de Verneau concerne ici les Juifs du Maroc qu'il a choisis parce qu'ils « ont conservé leurs mœurs avec plus de pureté », il ne peut s'empêcher de commencer par une présentation générale où il explique comme un allant de soi que « sous tous les climats, le Juif présente les mêmes aptitudes. Adonné à tous les commerces et à la banque, il ne voit que le lucre. Dans tous les pays, il pratique l'usure. D'une cupidité sans égale, il dévore tous les affronts pour amasser de l'argent ; la persécution elle-même ne semble pas le toucher ».

Ce qui suit sur les Juifs du Maroc est, venant d'un ethnographe, difficile à croire : « Au Maroc, ils sont rangés parmi les animaux immondes (...) on les parque dans des quartiers spéciaux (...) on les oblige à porter des vêtements de couleur sombre (...) emblème de la malédiction (...) il leur est interdit de se défendre » etc. On aurait pu espérer que l'ethnologue qui a été les voir se serait un peu insurgé qu'« on les laisse vivre, comme on laisse vivre un troupeau d'animaux utiles ». Mais non, il revient à la charge, les décrivant comme des « trafiquants », « gesticulant », vivant dans « une odeur nauséabonde » (...) et « au milieu de cette fange, passaient des femmes couvertes de vêtements de soie brodés d'or (...) de bijoux de grand prix ». Quant à la description d'un mariage, au cours duquel des « jeunes filles, presque des enfants, apprennent avec ardeur ces danses qui exigent certainement des notions précises et étendues sur l'art de provoquer aux grossières voluptés », on dirait des propos de missionnaire. Pour conclure, il revient à notre civilisation, expliquant que « chez nous, notamment, la vie extérieure d'un Israélite est celle de tout le monde. Il ne se distingue du commun que par sa malpropreté, sa cupidité, son caractère obséquieux, son observance du sabbat (...) » et que « partout leur morale peut se formuler ainsi : la terre entière appartient au peuple de Dieu » (Verneau, 1863 : 557-559).

Ce "discours", car cela ne peut être pris pour autre chose, même s'il a pour objectif de confirmer que les Juifs sont une "race à part", ce en quoi tous les "raciologues" s'entendaient à l'époque (excepté les Juifs qu'on ne compte guère dans leurs rangs), et que le Dr Verneau ne fait que répéter, ne présente pour ma démonstration qu'un seul avantage : celui de réunir presque tous les mythes de la judéophobie dont les origines sont diverses mais repérables. Les caractéristiques morphologiques et biologiques qui seraient propres aux seuls Juifs se retrouvent dès l'Antiquité

chez des auteurs grecs et latins qui assimilent les Juifs aux « Barbares » (parmi lesquels il faut compter les Africains) en leur prêtant une « mauvaise odeur ». C'est l'Évangile selon saint Jean qui va sans doute fournir le substrat de cette judéophobie dont je crains qu'elle ne soit indélébile dans la pensée chrétienne. Dans sa dispute avec les Juifs venus au Temple pour « l'éprouver afin de pouvoir l'accuser » (VIII, 6), Jésus répond : « J'ai beaucoup de choses à dire de vous et à condamner en vous » (VIII, 26). Ce contre quoi s'insurgent les Juifs. Le ton monte et Jésus (devin) les accuse de chercher à le faire mourir (VIII, 40). Las enfin, de n'être ni aimé ni entendu, il leur déclare : « Le père dont vous êtes issus, c'est le diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été meurtrier dès le commencement et il n'a point persisté dans la vérité, parce que la vérité n'est point en lui. Toutes les fois qu'il dit le mensonge, il parle de son propre fonds ; car il est menteur et le père du mensonge. » (VIII, 44)

C'est au Moyen Âge et essentiellement dans les pays chrétiens, signale Katérina Stenou, que se constitua un corps de doctrine tendant à « démontrer qu'il existe, en marge de l'humanité "normale" une spécificité juive justifiant par avance la persécution et a fortiori le rejet de ceux qui sont marqués ». C'est à cette époque que l'on va les parer de *foetor judaicus* — à traduire par "puanteur juive" — et de maladies spécifiques qui frapperaient les Juifs en réponse à leur responsabilité collective dans la mort du Christ.

De là, il n'y a qu'un pas pour en faire des "monstres de laideur". On verra alors dans la représentation picturale chrétienne, des Juifs pousser des anatomies démoniaques comme des cornes, des museaux, des pattes de boucs et des queues. Pour recouvrir cette enveloppe charnelle maltraitée par la création et parfaire le personnage imaginaire, il ne reste plus qu'à l'affubler en conséquence : en 1215 au IV<sup>e</sup> concile de Latran, une prescription oblige les Juifs à porter un costume et des insignes distinctifs (canon 68). En 1267 lors du concile de Vienne, il est décrété que les Juifs devront porter un *pileum cornutum*, bonnet cornu, afin d'être mieux identifiables. En 1270, c'est Philippe le Hardi qui ordonne qu'en son royaume, les Juifs attachent à leur insigne une figure cornue. (Stenou, 1998 : 79-83). On ne sera pas étonné qu'après ce traitement, les bons-chrétiens s'imaginent que les Juifs sont bien les fils du diable et soient à ce titre des "trafiquants en tout genre" : trafiquants d'âmes, de puissance, de jeunesse, etc., bref tout le florilège attribué au diable que l'on détourne vers eux. Pour parfaire la construction de ce portrait légendaire, il ne reste plus qu'à lui donner un visage "distinctif". C'est Aaron, fils du diable, une caricature anglaise de 1277 [4] qui fera le premier les frais de la "judaïsation" de son "faciès". Le "type juif" est inventé : nez proéminent busqué ou crochu, cheveux frisés, barbe négligée ou bouc. Caricature que l'on retrouvera exposée comme ethnotype dans l'Europe entière lors de la dernière et terrible épidémie antisémite qui s'est achevée il y a un demi-siècle à peine. (Images de Vichy, 1988 : 172-173).

J'aurai, malheureusement, largement l'occasion de revenir sur la consolidation du racisme antisémite par les anthropologues, mais en attendant, qu'en est-il du mythe contraire qui se développe autour de la "race aryenne" ; la fameuse "race supérieure" pour laquelle on déploya beaucoup d'efforts (et d'encre) pour essayer de prouver "scientifiquement" sa supériorité. La construction du mythe aryen commence à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et ce essentiellement dans la tradition allemande. C'est dans une Allemagne à la recherche de son unité et d'une identité mythique qui lui permettrait de « rêver son rêve » (Nancy, 1991 : 54) que s'élabore, plus qu'ailleurs en Europe, une réflexion rigoureuse sur le rapport qu'entretient le mythe avec la question de l'identification.

Depuis l'effondrement de la chrétienté, le spectre de l'imitation des Grands Anciens hante l'Europe. Or le drame de l'Allemagne n'est pas seulement d'être morcelée, c'est aussi de subir cette imitation au second degré et de se trouver obligée d'imiter cette imitation de l'Antique que la

France et l'Italie, qui fondent leur histoire sur une mythologie historique repérable, ne cessent d'exporter depuis deux siècles au moins. (Nancy, 1991 : 37-38). C'est à travers cette recherche d'une identité forte qu'elle doit se forger à tout prix, que l'Allemagne va élaborer sa mythologie, qui sera le « mythe nazi ». Cette volonté de se rêver telle qu'elle s'imagine devoir paraître, ne peut pas se raccorder à l'histoire, ni même à une histoire quelle qu'elle soit ; le mythe du national-socialisme tient tout entier dans une idéologie. Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe montrent parfaitement que *Le Mythe nazi* (1991) tient presque tout entier dans une logique unique, une logique qui doit aboutir à l'accomplissement total d'une volonté, d'une idée qui, comme l'écrivait Hannah Arendt pour le « système totalitaire », « permet d'expliquer le mouvement de l'histoire comme un processus unique et cohérent (...) Le mouvement de l'histoire et le procès logique de cette notion sont censés se correspondre point par point, de telle sorte que tout ce qui arrive, arrive conformément à la logique d'une idée. » (Arendt, 1972 : 217 ; Nancy, 1991 : 21).

33, C'est vers la Grèce, dont ils se sentent proches, que les Allemands vont se tourner et à laquelle ils vont emprunter une identification qui leur permettra, par imitation, la construction de leur propre mythe. Les grands Aryens de l'Antiquité sont les Grecs, le peuple qui a produit le mythe et sa mise en scène comme art et auquel, par un détour platonicien, ils vont emprunter la dimension fictionnelle du mythe « dont le rôle est de proposer, sinon d'imposer, des modèles ou des types (c'est le vocabulaire de Platon.), types à l'imitation desquels un individu — ou une cité, ou un peuple tout entier — peut se saisir lui-même et s'identifier » (Nancy, 1991 : 34). Le type aryen, fondateur de la civilisation par excellence, a trouvé son modèle esthétique : l'athlète grec.

34. La cosmologie élaborée en Allemagne se propagea en France avec une rapidité singulière. C'est après 1850 que le mot "aryen", tiré du sanscrit *arya* par lequel se désignaient les anciens Indo-Iraniens, sortit de la terminologie française en passant de l'histoire à la propagande raciste, plus ou moins influencée par le nazisme, qui s'appuyait sur une interprétation mythique de l'histoire valorisant les ethnies germaniques (Robert, 1992). C'est des Germains de Tacite aussi bien que de la mythologie Scandinave revivifiée par Rudbeck (1630-1702), ce savant suédois auteur de *Atlantica*, prétendant retrouver l'Atlantide de Platon et les Atlantes en Scandinavie, que les idéologues racistes tirèrent "physiquement" la "race des Aryens". C'est à travers la mise en image tardive du « mythe originel de tout l'univers nazi » dans la revue de propagande française *Le Téméraire* que tout s'éclaire (Ory, 1979). En quelques numéros spéciaux (1943-1944), les fondements anthropologique, historique et biologique de l'idéologie nazie et de l'origine tant recherchée des Aryens sont présentés de manière simple et didactique. On doit à un certain Thierry Maucourt (1943), sans doute inspiré par un discours d'Hitler à Munich en 1920 expliquant l'origine sud-polaire des Aryens, la théorie selon laquelle « l'homme de Neanderthal fut supplanté il y a trente mille ans par une "race nouvelle descendue du Nord et infiniment supérieure" ; une "race pure" appelée Cro-Magnon, se caractérisant par la station droite et les traits dolicocephales » (Assayag, 1996 : 32).

« La légende des Atlantes », mythe fondateur de l'idéologie nazie, est racontée et mise en image dans *L'Inde fabuleuse* publiée dans les numéros de la revue vichyste *Le Téméraire*. La légende est celle de ces hommes blancs vivant dans l'extrême nord de l'Europe, dans un pays appelé Atlantide. Ces grands blonds aux yeux bleus possédaient le cheval et la science métallurgique et, bien sûr, tout ce qui va avec le blanc : la pureté de la race, l'honneur, le courage et le génie créateur et organisateur. L'Atlantide fut engloutie sous les flots et les Atlantes survivants se réfugièrent dans les immenses forêts de Scandinavie et d'Allemagne. Les aristocrates atlantes gardèrent intact leur sang et les traditions de leurs pères, tandis que leurs frères en diaspora se corrompirent au contact des populations voisines. C'est de ces tribus atlantes, préservées de tout mélange, que descendent les Aryas. Deux mille ans avant JC, les Aryas étaient redevenus assez nombreux pour partir à la conquête du monde. Ils se répandirent dans les quatre directions. Ainsi naquirent les Grecs, les

Latins, les Hindous, les Celtes en Gaule et les Germains en Allemagne et en Scandinavie. Tous les peuples conquis bénéficièrent des caractéristiques culturelles de la "race dominante", « surtout de leur idéal de justice et de noblesse, du sens de la fraternité et de l'égalité qui unit tous les hommes d'une même race. Tout ce qu'il y a de noble, d'héroïque, de grand et de beau au monde vient d'eux et à travers eux de cette civilisation atlante perdue dans la nuit des temps », ainsi que, par le sang, d'une « tête d'athlète grec, pur type de race « arya » (Assayag, 1996 : 33). A la théorie des origines "glaciales" de la "race aryenne", afin de peaufiner le mythe de la force, du rayonnement et de la puissance originelle du "type" de l'homme total, les nazis accolèrent un symbole éminemment "chaud" et solaire emprunté à l'Inde, la svastika : la croix gammée.

Etre bon Aryen, c'est aussi et avant tout être antisémite puisque d'une certaine façon, cette "race" s'est inventée face à son contraire : les Juifs. Pire, « le Juif n'est pas "l'antipode" du Germain mais sa "contradiction" », précise l'idéologue et théoricien Rosenberg. Ce qui veut sans doute dire, reprend Jean-Luc Nancy dans *Le Mythe nazi* (1991 : 58), que « ce n'est pas un "type" opposé, mais l'absence même de type, comme danger présent dans toutes les bâtardisations, qui sont vécues comme des parasitages ». Dans cette recherche de preuve de la "race aryenne" comme "race première", le père Wilhelm Schmidt (1868-1954), confesseur du dernier empereur d'Autriche Charles Ier, ethnologue dont l'influence intellectuelle fut considérable en Allemagne et en Italie à partir des années 1930 et fondateur à Vienne de la revue *Anthropos* en 1906 (Conte, 1998), proposa avec sa théorie du « monothéisme originel » une perspective plus large que la seule question de la conceptualisation de la hiérarchie des "races" [5].

Réactivant le vieux débat sur le monothéisme, le père Schmidt, plus antisémite que raciste, faisait référence à la "découverte" européenne du sanscrit vers la fin du xviii e siècle, qui avait remis en question l'hébreu comme "parler originel". De nombreuses recherches philologiques et historico-culturelles tentaient d'établir l'existence de traditions monothéistes anciennes parmi les non-Sémites et les "Aryens" en particulier, que l'établissement du très grand âge des écritures sacrées indiennes vint renforcer. Le père Schmidt, il faut le noter avec Édouard Conte, n'aborda l'analyse du monothéisme juif ni par la négation de la judaïté du Christ, ni en avançant des hypothèses relatives à un monothéisme antisémitique chez les "Aryens". Il voulait surtout "régler" la "question juive" en montrant que les Juifs n'avaient pas le monopole du monothéisme originel, que le christianisme n'était en rien redevable aux Hébreux et ainsi qu'il l'écrivit, que les « Mongolo-turaniens tout aussi bien que les Indogermains et les Hamites ont conservé des traces fortes et claires d'un vieux monothéisme ainsi que de la reconnaissance et de l'adoration d'un Dieu du ciel » (Conte, 1998 : 128).

Les théories raciales s'alimentèrent aussi des théories de Darwin. Un amalgame fut fait entre l'idée, fasciste de fait, de la "sélection des plus aptes" et l'explication causale et mécanique de l'évolution naturelle par processus de sélection aux phénomènes sociaux. Une pensée "sociale-darwiniste" à travers une sorte d'anthroposociologie raciste, s'imposa à la toute fin du xix e siècle. L'idée de pouvoir « élever le niveau des races humaines » sortit de ce fantasme sélectionniste et accoucha de termes-programmes tels que :

« l'"hygiène raciale", l'eugénisme et l'euthanasie » (Assayag, 1996 : 34). Dans cette philosophie de l'histoire « en vertu de laquelle c'est la proportion de sang aryen qui assigne à chaque peuple sa place dans la hiérarchie des nations (manière d'asseoir l'idée que la race est le moteur de l'histoire) et que la source énergétique du moteur, ce sont les Aryens, dont descendent les Européens » (Poliakov, 1981 : 335), se révélèrent de nouveaux idéologues.

39. Du point de vue historique, il semble que ce soit la guerre franco-prussienne de 1870 et les hostilités au sein même du milieu savant qui infléchirent fortement les recherches sur la

composition raciale avec, en toile de fond, la question de l'auto-identification de la nation, côté allemand. Du côté des vaincus, c'est l'attitude de la "race prussienne" ainsi que Quatrefages nomma les envahisseurs, qui posa question. Il affirma trouver chez les Prussiens « des origines asiatiques, belliqueuses et barbares, que les véritables Allemands avaient tort de prendre pour leurs semblables ». Ce type d'analyse qui apportait la preuve du caractère composite de la population allemande fut vite évacué. (Rupp, 1996 : 14). Le milieu anthropologique et préhistorien français, sauf exceptions du côté des sciences naturelles et des linguistes, affichait une sympathie pour l'idéologie raciste allemande qui, au passage, redonnait quelques belles origines aux Gaulois. Ce sont donc finalement les fanatiques nationalistes et racialisés, préférant s'en tenir à l'hypothèse d'une seule et unique "race nordique", qui l'emportèrent. Ainsi, pour prendre un « raccourci à la fasciste » et citer la référence archétypale que fut *Mein Kampf* dans la *Weltanschauung* nazie (la vision du monde nazie) dont il y eut un service officiel durant le IIIe Reich, la légende prit corps selon laquelle « en peu de millénaires souvent, et même en peu de siècles, les Aryens ont créé des civilisations qui portaient au complet les traits intérieurs de leurs essences » (p. 319 ; cité in Nancy, 1991 : 64). L'hitlérisme, dont on sait qu'il combinait l'obéissance au "Führer", l'art de l'application stricte du programme et l'exploitation lucide de la disponibilité des masses modernes à s'auto-mythifier, allait bien au-delà d'une option philosophique ou d'un choix politique. C'était une croyance anthropologique en la masse créatrice dont l'honneur tout entier résidait dans la conservation jalouse du "sang aryen" nécessaire pour mener à bien la mission de domination civilisatrice qui incombait à cette "race supérieure".

La majorité des anthropologues étant alors médecins, on comprendra que très vite (je l'ai déjà signalé plus haut) anatomie, phrénologie et ses dérivés en matière de criminologie scientifique formèrent le cœur de cette anthropologie, que j'ai qualifiée de "dure", dont je retrace ici très schématiquement l'aventure. C'est cette anthropologie sourde, fermée, raciste et bruyamment affirmée qui, plus que tout autre discipline, contribua à développer « une même perception administrative et policière qu'ils appliquaient à tous les peuples, aux classes et aux communautés religieuses, y compris européens, comme les éléments constitutifs d'un ordre hiérarchique universel dont les crânes étaient érigés en documents historiques » (Assayag, 1996 : 35). Crânes auxquels il faut ajouter un facteur juste mis en évidence, l'étude de l'hérédité à travers « l'indice biochimique du sang », qui donna un nouveau souffle au racisme et à l'antisémitisme.

Dans toute l'Europe, les rapports entre l'essor d'une certaine anthropologie et l'émergence des fascismes apparaissaient assez clairement ; « science raciale » et idéologie formant un couple inséparable [6]. L'époque coloniale impliquait de fait une demande et une grande consommation de "soutiens-savants", parmi lesquels ethnologues et anthropologues jouaient, parfois à leur insu, un rôle stratégique éminent dans la légitimation des conquêtes. « Dans aucun autre pays sans doute qu'en Italie, l'adhésion des anthropologues et des ethnologues au colonialisme ne fut accordée avec autant de spontanéité, sans hésitations ou contradictions majeures avec, en plus, un engagement direct assuré sans la moindre dérobade idéologique » note Gianni Dore (in Di Bella,

1988). Il faut dire qu'avec Cesare Lombroso (1835-1909), fondateur de l'anthropologie criminelle et Lavater (1741-1801), auteur de *L'Art d'étudier la physionomie* et des *Fragments physiognomoniques*, l'anthropologie tissait des liens étroits avec l'État (Renneville, 1994 — Le Breton, 1992). La conception même de la profession d'ethnologue dans un contexte d'abord post- puis néocolonial, fut longtemps et normalement imaginée au regard de ce que l'ethnologie pouvait directement apporter à la cause qui finançait sa recherche. Maria Pia Di Bella (1988) rapporte les propos de Raffaele Corso, professeur d'ethnographie à Naples, qui dès 1916 pensait que « les bénéfices qui résultent de l'ethnographie (...) se verront dans les applications politiques, coloniales et sociales ». En 1939, présentant un projet de recensement des colonies italiennes, Corso expliquait que « le

recensement pourrait être, pour l'Italie fasciste et raciste, non pas une collecte de curiosités, mais plutôt un moyen utile et efficace de connaissance, sous le triple point de vue scientifique, administratif et politique » (Di Bella, 1988). On pourrait citer d'autres ethnologues prônant et collant à l'idéologie du moment, mais la différence de ce qui s'est passé en France et en Italie, tient quand même à la spécificité culturelle du fascisme italien.

Les débats qui précédèrent l'aventure africaine des Italiens sont à cet égard assez consternants. Un personnage comme Lidio Ciprani, anthropologue fasciste notoire qui dirigea la Société d'anthropologie, d'ethnologie et de psychologie, affirme, après trois voyages en Afrique entre 1927 et 1932, que « les caractéristiques biologiques des Africains sont responsables de leur régression », « dégénérescence culturelle et psychique » due au véritable « facteur de décadence » : le « mélange racial » (Dore, in Di Bella, 1988 : 132). Discours mille fois entendu, certes, mais qui va, ajouté à d'autres témoignages d'ethnologues, produire en Italie des décrets iniques. L'eugénisme, très prisé dans la vision fasciste du monde, sera ainsi à l'origine de la mise en place de la *prova della razza*, l'"examen racial". Examen qui peut nous paraître aberrant aujourd'hui, mais qui à l'époque, j'y reviendrai, apportait, paraît-il, la preuve irrémédiable de l'appartenance ou non à une « race » (???). Cette "osculation" conduite sur la base des études les plus récentes en anthropologie, consistait avant tout dans l'observation morphologique du crâne, la description des formes et des volumes et les mesures anthropométriques du sujet. Les "qualités" de la personne : culture, religion, position sociale, qui venaient après cette « expertise », passaient pour secondaires. Le but de cet examen était de savoir si « l'assimilation de "l'esprit" de la race dominante » paraissait possible (Dore, in Di Bella, 1988).

C'est aussi sur les bases de l'anthropologie que la législation fasciste italienne empêchera toute forme de "métissage" dans les colonies. En 1937, un décret interdit le concubinage entre citoyens italiens et *madamato*, femmes de couleur. En 1939, « le sens de la race ayant pénétré toutes les consciences », c'est l'annulation de tout mariage d'un citoyen italien avec un non-Aryen et la punition pour l'officier de l'état civil qui le célébrerait, qui sont décrétées. La « politique de la race » impliquait, une fois de plus, « l'honneur et la puissance du sang », ce qui, pour l'idéologie fasciste du ministre de l'Afrique italienne Martino Moreno, est le propre « d'un homme investi d'une mission : sa supériorité ne pèsera pas, car elle sera axée sur son prestige moral » (Di Bella, 1988 : 133).

En France, "l'ethnoracisme" s'illustra plus particulièrement avec Georges Montandon (1879-1943), dont le périple scientifique mérite qu'on s'y arrête pour comprendre comment, en ethnologie, une dérive peut mener aux pires extrémismes. On m'excusera de tant insister sur cet odieux personnage, de donner tant de détails, mais je voudrais, ne serait-ce que par ce petit artifice, que l'on comprenne que racisme et antisémitisme sont une absurdité, une drogue, une maladie. Une folie telle, que vous, que moi, puissions une fois de temps en temps, poussés jusqu'à l'écoeurement, redire « Assez ! ». Ne serait-ce que pour nous souvenir de ces quelques millions d'êtres, passés présents ou à venir (je le crains) qui un jour se sont demandés, se demandent et se demanderont, alors qu'ils n'avaient et n'ont rien fait d'autre que de naître : « Pourquoi moi ? »

Montandon, puisque c'est bien de lui qu'il va s'agir tout au long de cette longue et insupportable tirade, était médecin, originaire d'une famille française immigrée en Suisse. Il fut attiré très tôt par l'anthropologie. Durant les années 1910-1911, il parcourut le Sud- Ouest éthiopien, périple qui donna lieu à quelques publications. Au lendemain de la guerre, il fut envoyé en Sibérie orientale par le Comité international de la Croix-Rouge de Genève. De retour en 1921, Montandon témoignera une réelle sympathie pour le régime bolchevique. Il écrira dans *Clarté*, puis dans *l'Humanité* où le 15 décembre 1926, il publia sous le pseudonyme de Montardit un article intitulé «

L'origine des types juifs ». Cet article, qui ne présentait pas une "judéophobie" particulière (par rapport à l'époque !), décrivait en anthropologie le "type sémitique". Il avait pris la décision un an plus tôt de quitter Lausanne où il exerçait pour s'installer à Paris et réaliser son grand rêve : devenir anthropologue. Il entra effectivement au laboratoire d'anthropologie du muséum d'Histoire naturelle en 1927 comme assistant du Dr Verneau et se consacra pendant quelques années à la mise en ordre des données recueillies pendant ses lointains voyages. En 1927 parut *Au pays ainou* et en 1928, *l'Ologenèse humaine* [7] inspiré des travaux du biologiste italien Daniele Rosa, qui déboucha un an plus tard sur un article paru dans la revue *Anthropologie* intitulé « La théorie raciologiste de l'ologénisme » et en 1930, sur la publication d'une conférence intitulée « Les types psycho-raciaux » lors du premier congrès international de Psychologie appliquée, à la Sorbonne (21-27 mars 1929). Son travail sur l'hologenèse [8], à défaut de lui ouvrir une carrière universitaire comme il l'espérait, lui permit d'obtenir en 1933, à la suite de Louis Mari, la chaire d'ethnologie de l'École privée d'anthropologie de Paris où ses cours portaient sur « Les races et les cycles culturels du milieu arctique » (Knobel, 1988).

Depuis 1928, Montandon collaborait à *l'Encyclopedia italiana* et était membre de nombreuses sociétés savantes italiennes dont on a vu les connivences naturelles en matière d'anthropologie avec le régime fasciste. Sa soif de reconnaissance peut-être, sa dérive, pour ne pas dire sa "folie raciale", sûrement, vont le mener à adhérer à des orientations de sa propre pensée (?) qui vont faire de lui un chantre actif et vénéré du nazisme et, plus qu'un idéologue, un inspirateur et un acteur de Vichy qui jouera, sous couvert de "science", un rôle abject et déterminant car en plus de servir et renforcer la « croyance antisémite française », Montandon proposait des solutions au règlement de « la question juive ».

En 1935, Montandon publiait dans *Scientia*, revue internationale de synthèse scientifique basée à Milan, un article intitulé « Le concept de race ». Inspiré par les travaux de Graebner et du père Schmidt, il y expose sa théorie de l'hologenèse. C'est ainsi qu'il estime que « les facteurs du blondisme humain se trouvent dans toute l'humanité, mais (qu'ils y sont soit celés, soit larvés (ébauchés, mi-manifestes), soit manifestes. (...) L'espèce humaine comprenant cinq grand'races, le complexe factoriel du blondisme est celé dans les grand'-races pygmoïde, australoïde, négroïde et mongoloïde ; il est larvé dans la grand'race europoïde, il est manifeste dans une race de cette grand'race, à savoir la race blonde ». Montandon, après avoir passé en revue les différentes "races", rejoint en fin d'article l'origine "scientifique" du "grand'blondisme" dont l'analogie avec la légende déjà connue et rabâchée des "Aryens" est frappante :

« En Occident, par contre nous pouvons constater la favorisation du blondisme par un phénomène du milieu, à savoir par le retrait du glacier scandinave. A la suite des Protolapons, clairsemés et de vitalité restreinte, qui talonnèrent le glacier, d'autres populations, comme happées par le vide créé, pullulèrent dans cet espace. Comme il arrive que certains caractères extrêmes se renforcent par l'hybridation de deux sujets qui le possèdent à l'état d'ébauche (...) le blondisme s'est exaspéré par l'endogamie raciale des populations péribaldiennes. Il y a là un des plus beaux phénomènes de concentration raciale, topographique et typologique que l'on puisse signaler : elle se voit comme avec les yeux ! »

Il est vrai qu'avec Georges Montandon, nous entrons dans une nouvelle ère du regard, un regard d'expert et un regard "pratique" qui n'a d'autre objectif que de cautionner en toute conscience et en toute logique la vision totalitaire et criminelle du monde, résultat de la *Weltanschauung* savamment et internationalement élaborée en à peine plus d'un demi-siècle. Désormais, celui qui est considéré comme "trop autre", sur quelque plan que ce soit, ne put plus échapper au jugement scientifique de masse des seuls bons nationaux qui font "La Race". La publication en 1935 de

*L'Ethnie française*, "ethnie" et non "race" car « parler de race française, c'est ne pas savoir ce qu'est une race », nous rappelle l'anthropologue Georges Montandon dans son avant-propos avant d'entamer un nouvel et définitif "délire ethnique", diffuse en France ce poison idéologique.

Avec Montandon, l'anthropologie "dure" s'impose sans discussion. Dans les "préliminaires" à *L'Ethnie française*, il explique que « une race est un groupement humain qui se détermine uniquement d'après ses caractéristiques somatiques et cette détermination s'obtient au moyen d'examen de trois ordres : a) Au moyen de mensurations de la charpente osseuse (...) b) Au moyen d'observations des parties molles (...) c) Au moyen des réactions physico-chimiques du sang » (p. 13). Si « la race est un groupement déterminé par les savants, l'ethnie est le groupement naturel établi par ses membres et ses voisins » (p. 26). « D'un mot, conclut-il en ouverture, notre livre se donne comme but de décrire les types raciaux de l'ethnie » (p. 31).

En réalité, l'originalité et le danger du livre tient à son côté "manuel des races" et à sa dimension pratique « afin que sautent aux yeux les résultats énoncés ». A côté « des principales cartes qui ont paru sur le sujet (...) les portraits aideront à saisir sur-le-champ la description des types (...) portraits d'individualités présentant leur type racial de façon bien tranchée (...) parmi les personnalités connues » (p. 9-10). Montandon passe alors en revue les "composantes" de ce qu'il définit comme « l'ethnie française » et dans les « composantes allogènes », met en tête « la composante judaïque » agrémentée de portraits "types" parmi lesquels il propose, entre autres, celui de Sylvain Lévi, suivi de sa fonction au cas où certains estimeraient qu'il y ait quelque équivoque sur le "type" ; "président de l'Alliance israélite universelle", et celui de "Léon Blum, homme politique" qui, on le sait, fut honni par la droite, est légendé, en plus du "type judaïque", par la précision faite (sans doute pour renforcer sa profonde et ambiguë allogénité) : « ... à affinité alp-arménienne » ! Un peu plus loin, Montandon commentera le portrait de la planche 38 : « Léon Blum, qui se rattache plutôt (quelle que soit sa généalogie) au type ashkénazi » (p. 144).

Je ne voudrais surtout pas faire une anthologie des écrits de Montandon, mais son texte terrible et jargonneur sur « la composante judaïque » est une des expressions les plus caricaturales de ce qu'a pu être une parfaite anthropologie antisémite. Je retiendrai particulièrement « la tirade du nez » qui, mise à part l'extrême gravité de ce genre de propos écrits pour être repris comme des vérités scientifiques, est une marque exemplaire de la fabrication et de l'imbrication de "la légende du Juif", paradigme évident du bouc-émissaire, et de l'aventure conceptuelle de la "drôle" d'anthropologie que je piste ici :

« Voici maintenant le point crucial, la clef du problème juif. Le nez convexe juif — pris donc comme trait le plus physiognomique — le nez connexe dit judaïque — est apparu dans deux domaines, c'est-à-dire dans deux races ; il est à cheval sur une partie de race alp-arménienne (à savoir sa sous-race arménoïde) et sur une partie de la race méditerranéenne (à savoir sa sous-race araboïde). Or, l'ethnie juive (qui a concordé un temps avec la nation juive) s'est formée précisément sur l'aire où se formait ce faciès qui lui-même est à cheval sur deux races. C'est-à-dire que les Juifs appartiennent à deux races quant à la boîte crânienne, tout en ayant un faciès des parties molles qui est commun à leurs ressortissants des deux races, ou du moins, qui était commun à la majorité d'entre eux avant la dispersion, mais qui était aussi plus ou moins commun à leurs voisins arménoïdes non juifs et araboïdes — tous ayant le faciès que nous appelons judaïque, qui chevauche plusieurs races (deux pour le moins), mais qui n'est pas suffisant à lui seul pour caractériser ce qu'anthropologiquement on appelle une race » (p. 141-142).

« Mais, dira-t-on, comment est-il possible que les individus de l'ethnie juive ne se soient pas — question sociologique mise à part — complètement fondus physiquement dans les races européennes ? C'est ici qu'il faut se rendre compte que les diverses races ne sont pas, à une même

époque, douées de la même vitalité ; certains complexes raciaux sont vivaces, progressifs, d'autres torpides, régressifs. Or, le complexe juif est encore aujourd'hui physiquement vivace, et cette vitalité, combattant les causes d'anéantissement par submersion que comportait la dispersion au milieu d'autres types, maintenait le complexe caractéristique tel qu'il se révèle par la face. Si, de plus (...) le social peut agir sur les parties molles du visage, on a une raison de plus de concevoir que la solidarité juive ait contribué au maintien du faciès juif » (p. 143-144).

Craignant qu'on ne comprenne pas sa « Science », Montandon se fait pédagogue pour le plus grand nombre et veut « traduire ces faits dans le domaine de la discussion journalistique » : « Nous répondrons à celui qui nous demandera : "Y a-t-il une race juive ?" »

"Non, il n'y a pas de race juive ; il y a une ethnie juive." Mais nous rétorquerons, si notre interlocuteur ajoute : "On ne peut donc pas reconnaître les Juifs à leur physique !"

"Pardon ! leur physique permet, dans un grand nombre de cas, de les reconnaître." »

En d'autres termes, tout paradoxal que cela sonne, on peut dire qu'il n'y a pas de race juive, mais qu'il y a tout de même un type racial juif (p. 144).

Avant de revenir sur l'antisémitisme forcené de Montandon, j'aimerais noter sa description de « la composante négroïde » de son *Ethnie française* où l'on retrouve, là aussi accumulés, tous les archétypes habituellement répandus. Après avoir décrit « les caractères qui sautent aux yeux », Montandon, fait montre de bien aimer les "nègres", d'autant que l'anthropologue a eu connaissance, par les travaux de son maître le Dr Verneau, de « "la race de Grimaldi" qui habitait sur la Riviera, (...) que la France a hébergé des individus négroïdes déjà dans les temps préhistoriques » (p. 147) et que leur nombre est restreint sur le sol de la métropole, bien que « quelque petit que soit le nombre de ces individus nègres en France, ils déposent dans la population divers éléments raciaux nègres » (146). Malgré cette petite crainte du "nègre fornicateur", Montandon, avec une largesse de vue digne d'un ethnologue colonial qui « connaît les "nègres" », ne développe pas de phobie particulière à leur endroit. Il reconnaît « qu'un nègre somatiquement pur aura toute chance d'avoir la mentalité nègre ; cependant, si un Blanc présente un caractère négroïde ou subnégroïde dans son faciès, cela ne veut pas dire qu'il aura aussi quelque chose de négroïde spirituellement, sans quoi chaque individu à cheveux frisés ou à lèvres charnues devrait être suspecté d'une mentalité non européenne. » (p. 149).

Entre 1935 et 1938, les positions de Montandon vont considérablement évoluer et son antisémitisme devenu virulent est loin de passer inaperçu. Du côté de la communauté juive, on a raison de s'émouvoir du travail de cet « antisémite de laboratoire » qui met « la science au service de la haine » en élaborant un véritable programme d'élimination de

« l'ethnie juive » ainsi que le dénonce l'hebdomadaire illustré de la vie juive *Samedi*, paru à Bruxelles en janvier 1939 (Knobel, 1988 : 108). Dans une conférence donnée à la Sorbonne le 6 novembre 1938, que la revue *Scientia* éditée à Milan publiera en septembre 1939, intitulée « L'état actuel de l'ethnologie raciale et le manifeste italien sur le "racisme" », Montandon, sans doute attaqué, fait une "mise au point" dont, dans sa mégalomanie et paranoïa montantes, il estime qu'elle « fournira les données mêmes de l'état actuel de l'ethnologie dans le monde ».

Son argumentation, mélange de scientisme et d'idéologie, est consternante mais très représentative de cette anthropologie fascisante qui, pour quelque temps, prend les commandes et voudrait obliger à la seule vision d'un regard soupçonneux à l'égard de tout ce qui est défini comme "autre" par ceux qui obligent à voir et à dire. Montandon ne fait pas que chercher à séduire les autorités savantes et les politiques de droite, il répond aussi aux ethnologues qui l'attaquent, dont le successeur du Dr Verneau qui l'a écarté du musée de l'Homme, Paul Rivet, homme de

gauche influent qui mettra sur pied avec d'autres ethnologues (ils étaient quand même plus nombreux que les "montandons"), il faut le rappeler, le premier réseau de Résistance en France.

5.9. Après avoir, en ouverture de sa conférence, clairement défini l'ethnologie qui, selon lui, « tend de plus en plus à devenir totalitaire », Montandon, devenu parfait démagogue, explique que « par ailleurs, l'opinion publique s'appuie de plus en plus sur l'une ou l'autre des branches de l'ethnologie ou sur son ensemble pour expliquer ou légitimer la réalité des groupements existants (...) Un polémiste fameux (c'est Charles Maurras) a écrit : "La race existe. Mais la race n'est pas la clef de l'histoire." C'est parfaitement juste, dans le sens que l'on donne habituellement en France au mot race, comme on le verra ci-dessous, mais l'importance des données raciales, et ethnologiques en général, est certainement due à la tentative, internationale et juive en particulier, d'éteindre les constatations de la raciologie. En 1903, Salomon Reinach proclamait triomphalement, en conclusion d'une conférence à la Société des études juives : "Il n'y a jamais eu de race juive ; il n'y en a pas ; il n'y en aura pas." Tel grand musée, relatif à l'homme, entasse (objet parfaitement légitime en soi) tous les phénomènes de culture — dont un bon nombre étiquetés faussement — pour mieux éteindre les phénomènes de race, taire, cacher et disperser les séries crâniennes — c'est-à-dire la démonstration de certaines circonstances raciales. L'influence juive boycotte en un mot tout ce qui tend à exposer le fait racial. »

Suit « l'étude à la loupe des caractères somatiques », c'est ce qu'il appelle « le fait généalogique » que l'on peut désormais obtenir, explique-t-il du haut de son autorité médicale, par la connaissance des « groupes sanguins ». Pour ce qui est du "fait racial", Montandon propose au passage que « chaque individu pourrait porter sa formule raciale sur sa carte d'identité ». S'appuyant sur les très scientifiques « lois de Mendel », il note toutefois une exception à la règle « lorsque tel type racial, comme le type juif de la face, passe pour se reproduire plus fréquemment que l'autre dans les cas de métissage (...) il se pourrait fort bien que certains traits juifs, et surtout ceux de la face, fussent dominants au sens mendélien par rapport à d'autres, d'où un phénotype (type apparent) qui semble plus ou moins unilatéral ».

Quant au "fait ethnique après qu'il ait, comble du paradoxe, réglé son compte à Gobineau « pour dire simplement que ses écrits, du fait de cette confusion (ethnie/nation) constante, sont inutilisables », il rentre dans une valse de terminologie où se bousculent, pour les mettre évidemment dans son ordre, « race, racisme, raciologie, ethnie, ethnicité, ethnisme, ethnologie, nation, nationalité, nationalisme, etc. » Tout cela ponctué d'affirmations du style « on peut donc dire que le germanisme hitlérien est de l'ethnisme, depuis le jour où le germanisme a renoncé à fonder la notion de race sur les seules données somatiques » ou, pour ce qui est des Japonais, qu'« il existe donc, en fait, une ethnie japonaise dont un des éléments (...) est le type racial japonais ».

C'est en grand expert des "races" que Montandon donne aussi son avis sur le manifeste de *La posizione del fascismo di fronte alla questione della razza* rédigé par ses "dix collègues italiens". Manifeste qu'il « approuve dans la majorité de ces points théoriques et pratiques » et qu'il résume ainsi :

« Le manifeste de nos collègues affirme : 1) l'existence de races ; 2) l'existence de grandes et de petites races ; 3) la conception purement biologique de la race ; 4) l'origine aryenne de la population italienne et de sa civilisation ; 5) son autochtonat ; 6) l'existence d'une pure race italienne ; 7) la nécessité du racisme italien ; 8) la différence des divers Méditerranéens ; 9) la non-appartenance des Juifs à la race italienne ; 10) la nécessité de ne pas altérer les caractères italiens européens. » Avant de « formuler des réserves sur les points 4, 6 et 7 », il rappelle que « la doctrine de l'hologénèse de son vénéré maître Daniele Rosa enseigne, en thèse générale, la primauté de l'autochtonat sur les migrations » et pour rassurer les fascistes italiens inquiets de leur

appartenance à « une race méditerranéenne (...) dont l'Éthiopie aurait été le berceau », il leur explique que

« l'auteur de ces lignes peut se vanter d'avoir dès 1928 (*L'Ologenèse humaine*) exclu la race éthiopienne de la race méditerranéenne » et qu'« il paraît certain que la prolongation des effets du dynamisme italien actuel favorisera la formation d'un type uniforme ».

Tout autre, par contre, est sa vision obsessionnelle « des ethnies qui ont fomenté un type racial sans que l'ethnie fit bloc sur le terrain ». On ne sera pas étonné qu'il prenne comme "exemple paradigme", "l'ethnie juive", sur lequel, écrit-il, « il faudra toujours revenir tant que ce problème n'aura pas reçu sa solution ». Comment être plus clair ? Montandon — qui ne craint plus personne, ainsi que le fait remarquer Marc Knobel dans son article salutaire sur « l'ethnologue à la dérive » — va dépasser les bornes, ce n'est plus du "racisme vrai" mais de l'ethnisme pur auquel il adhère, au point que "son" ethnisme « doit être le principal et unique fondement d'une politique antisémite et française » (Knobel, 1988 : 109).

L'« ethnie » de Montandon n'est autre que la "Volkstum", l'entité populaire des nazis qui servait de base à leurs mesures raciales. Ces derniers ne se sont d'ailleurs pas trompés ; en octobre 1938, le raciologue nazi Hans F.K. Günther se déclare d'accord avec la solution de la question juive proposée à plusieurs occasions par Montandon ; "mesures" qu'il reprenait à l'adresse des "collègues italiens" dans sa conférence à la Sorbonne déjà nommée. Il propose : « a) de créer un état indépendant dont les Juifs seraient ressortissants, ne vivant dans d'autres États qu'en qualité d'étranger ; b) d'exiger de ceux auxquels l'agrégation à une unité nationale européenne serait autorisée : — de ne pas épouser un conjoint juif ; — de ne pas fréquenter les autres Juifs ; — d'abandonner la religion juive (...). » Quant aux Juifs qui enfreindraient la politique de « préservation », il proposait, dans un texte de septembre 1938 intitulé *Le Problème des races. L'ethnie juive devant la science*, qu'ils encourent la castration ou la mort, et « en ce qui concerne les femmes, comme on les condamne moins volontiers à la peine de mort que les hommes, la régression, vis-à-vis de celles de moins de quarante ans, consisterait à les défigurer en leur coupant l'extrémité nasale, car il n'est rien qui enlaidisse davantage que l'ablation, telle qu'elle se réalise spontanément par certaines maladies, de l'extrémité du nez » (sept. 1938). Pour se dédouaner (très relativement) de ses propos et tenter de convaincre le nazi Günther qui doute qu'il faille en arriver à de telles extrémités, Montandon ajoute que ces mesures ont été envisagées par « de grands pays », qu'elles sont « significatives de l'état d'esprit créé par les exagérations de l'ethnisme juif » et qu'il approuve personnellement la défiguration des femmes juives, le cas échéant. (Knobel, 1988 : 108).

En 1939, Darquier de Pellepoix, président du Rassemblement antijuif de France et directeur de *La France enchaînée*, s'enthousiasme pour l'action de l'anthropologue Montandon qui, comme lui, cherche à « ouvrir les yeux aux Français ». Il invite Montandon à donner des conférences et à publier dans son journal. Ce dernier y publie le 31 mars une synthèse de sa conférence sur « l'état actuel de l'ethnologie raciale » largement citée ici. En juin 1939, dans la *Revue internationale des sociétés secrètes*, il publie un condensé de ses différentes causeries sous le titre : « L'ethnie juive et le type racial juif ». Dans son "emportement raciste", Montandon s'oppose aux gens de l'Action française et à Charles Maurras en particulier à qui, dans une lettre, il reproche d'avoir « proféré cette bourde de taille (en déclarant) : "Il y a plusieurs races en France : on ne peut donc y faire du racisme" » (25 janvier 1939, cité in Knobel, 1988 : 109).

En réponse à ses détracteurs, eux-mêmes antisémites "naturels", Montandon tenant d'un antisémitisme actif et programmé, leur écrit : « A quoi a abouti l'antisémitisme de Drumont, prolongé par Maurras et par Darquier ? — "Nous ne sommes arrivés à rien !" — me disait un ancien

militant de Drumont. Mais à quoi est arrivée l'Allemagne avec son ethnoracisme par rapport aux Juifs ? Et qu'est-ce que craignent les Juifs en Italie et ailleurs ? Ce n'est pas l'antisémitisme (ils s'en foutent), mais l'ethnoracisme. » Parti dans une surenchère vis-à-vis des autres antisémites, le 5 novembre 1939, Montandon publie dans la revue italienne *La Difesa della Razza* : « L'Ethnia putana », article qui fut repris textuellement dans le *Westdeutscher Beobachter* avec cette conclusion : « Nous n'avons rien à ajouter à cela. »

En France un certain nombre de journaux s'indignent « du cas du Dr Georges Montandon, apôtre du racisme ». En d'autres lieux, on semble se féliciter au contraire d'avoir une telle autorité scientifique dans son camp. En juillet 1940, Gérard Mauger propose à Montandon d'être directeur scientifique de sa revue *l'Ethnie française*, dont le but était de soutenir la politique du maréchal Pétain et la collaboration franco-allemande, tout en permettant aux Français de scruter le problème ethnoracial. « Apparaître comme le spécialiste de la question juive, proposer des solutions pour résoudre le problème qu'elle pose, découvrir le Juif, voilà l'objectif que Montandon s'assigne à lui-même » (Knobel, 1988 : 110).

Dès que, à sa grande satisfaction, la législation antijuive commença à produire ses effets, certaines personnes se trouvèrent dans l'obligation de prouver (ou non) qu'elles n'étaient pas juives. A partir d'octobre 1941, le CGQJ (Commissariat général aux Questions juives) fut, avec la préfecture de police, chargé des « certificats de non- appartenance à la race juive ». Le commissaire général aux questions juives, Xavier Vallat, refusant qu'on lui impose un expert allemand offrit « à M. le Professeur Montandon — qui accepte — de vouloir bien être attaché en qualité d'ethnologue au CGQJ ». De fait l'expert nazi en ethnologie attendu ne viendra pas et, en février 1942, les dossiers des « Juifs présumés » du CGQJ seront confiés à Montandon. Celui-ci se mit immédiatement au travail.

Le "grand'anthropologue" se souvenant qu'il était aussi médecin, inventa un « examen ethnoracial » beaucoup plus élaboré que la *prova della razza* des fascistes italiens. Dans la première partie de l'examen, dite recherche des « antécédents ethniques », Montandon après avoir fait préciser l'état civil du "suspect", se préoccupe, pour les hommes, de la circoncision ; à savoir si elle est « rituellement juive », musulmane ou d'ordre purement chirurgical. Vient ensuite l'« examen biologique ». Il fait se déplacer la personne devant lui pour observer sa stature, sa constitution, ses pieds, avant de faire l'examen brachycéphale et celui du « faciès » : teint, cheveux, iris, face, pommettes, nez, bouche, oreilles. Après l'observation physique, le rapport écrit donne ce genre de considérations :

« ...individu de race alpine dans laquelle rentrent les Bretons en majorité et même si son père était hypothétiquement juif, il n'en subsisterait pas moins que la mère devait être, de nom, de souche aryenne, et que, vu le prénom "Yves" de l'examiné, l'influence bretonne était manifeste (...) La circoncision (...) a l'aspect d'une vraie opération chirurgicale. » Quant à ses conclusions, déterminantes pour l'avenir de l'« examiné(e) », je ne sais si elles étaient toutes du même tabac, mais celle que rapporte Marc Knobel laisse présager des autres : « En conséquence, le soussigné estime que l'examiné peut être considéré comme non-Juif de façon provisoire en attendant la production de papiers relatifs à l'ascendance, l'ensemble de la situation devant être reconsidéré. » Passons sur les honoraires faramineux que Montandon exigeait pour faire un « rapport positif » (Knobel, 1988 : 11).

Le couronnement de l'ethnoraciste eut lieu le 24 février 1943 avec la fondation de l'Institut d'études des Questions juives et ethnoraciales, IEQJER, dont Montandon reçut avec la direction, l'enseignement des cours d'« ethnoraciologie judaïque » et de « génétique et eugénique ». Mais la gloire, déjà quelque peu ternie de l'anthropologue calamiteux dont beaucoup, même antisémites,

trouvaient qu'il en faisait trop, fut interrompue au matin du 3 août 1944 par un attentat à son domicile.

Quels que soient les motifs cachés et inconscients de Montandon et de "ses collègues" anthropologues et ethnologues occidentaux pour avoir pensé et agi comme ils l'ont fait, cette histoire, leur histoire, notre histoire se confronte encore et toujours à cet irrationnel indépassable pétri dans le culte d'un chef fort, la croyance aux vertus d'une « race dominante » et le mépris de toutes les « races inférieures », même si les termes ont changé et qu'ils portent le nom de « purification ethnique » ou de « préférence nationale » et que les chefs, pourchassés par les sondages, ont un peu de mal à s'imposer totalement comme chefs. Il n'empêche que préjugés et illogisme marchent toujours ensemble et n'ont pas fini de faire des dégâts.

Que peut faire l'ethnologue et l'ethnologie face à ce magma flottant au gré des crises ? Pour commencer, mettre l'"isme" immonde au pluriel, tant le discours sur l'Autre a la faculté de se reproduire en cascades infinies et que multiples sont les fronts où l'ethnologue rencontre les visages du racisme. « Il y a pourtant une unité de tous les racismes, remarquent Jacques Gutwirth et Jean-Claude Schmitt : c'est le "déni de contemporanéité" opposé à l'Autre, qui est rejeté dans le primitif, l'archaïque, quand ce n'est pas dans l'infra-humain. C'est le refus de voir autrui partager votre histoire et d'en être — ici et aujourd'hui — l'acteur à part entière qui alimente le mépris, la violence et l'exploitation, et peut conduire au génocide ». (Gurwith-Schmitt, 1988 : 102).

74. Notre histoire coloniale, en dehors de tout intérêt stratégique et économique, fut si bien alimentée de ce "refus" obtus de la demande de reconnaissance de l'Autre que les Français — dont on aurait pu imaginer après avoir subi le joug allemand pendant quatre ans qu'ils auraient compris ce qu'était une occupation — se sont, au lendemain de la guerre, précipités à nouveau en Indochine, avant d'en être rejetés, et d'exporter le même comportement belliqueux et méprisant en Algérie [9]. L'aventure coloniale française continuait d'aspirer les ethnologues sur ses terrains. Ils commençaient toutefois à prendre conscience qu'en s'y rendant comme "scientifiques", ils continuaient d'entretenir une sorte d'oppression coloniale ou néocoloniale et d'opprimer de façon paradoxale une partie d'êtres désignés comme étant leurs compatriotes. « Quand Griaule, sans le savoir, décrivait les Abyssins d'une façon qui pouvait profiter à Mussolini, faisait remarquer Octave Mannoni, il ne trahissait pas seulement les Abyssins, mais toute une partie des Européens. Son tort, c'était de ne pas le savoir. L'objectivité scientifique, dans ce domaine, n'est pas une excuse. En tout cas, on ne voit pas comment les objets de cette objectivité pourraient la prouver » (Mannoni, 1971).

En même temps que la décolonisation se mettait en route, l'ethnologie se posait la question de savoir comment "se décoloniser". Mais sans doute est-ce là le paradoxe de l'ethnologie : cette "science" qui devait favoriser les contacts entre sociétés différentes était née — et c'est un fait indubitable — d'une société dont le système ne laisse aucune place à cette vocation. Il est vrai que nous sommes plus forts en discours qu'en action et que depuis bien des années, nos commentaires sont sans grand effet.

Pour ma génération dégagée de l'imbrication obligée de l'ethnologie avec l'obsession coloniale (les crédits de la recherche en dépendaient souvent [10], ce qui fait désormais partie de l'histoire reste incroyablement trouble. Comment juger en effet, mis à part des cas comme Montandon et ses égaux, les itinéraires de ces ethnologues dont les implications étaient le plus souvent liées à des histoires familiales, personnelles et à des engagements politiques, à des niveaux variables, mais d'une certaine façon encore inscrits dans la tragédie de la dernière guerre mondiale ? La réponse est sans doute à chercher dans la discipline même.

Il me paraît évident qu'il est temps de reconsidérer l'ethnologie sous le seul angle éthique et d'essayer de voir quelles sont ses implications et sa responsabilité aujourd'hui — je pense à la

dénonciation de l'ethnocide qui aurait dû logiquement nous ramener à nous. Pourquoi cela n'a-t-il été fait que de façon éparse, isolée, individuelle ? La raison tient sans doute à ce que l'ethnologie est de plus en plus enserrée dans la gangue universitaire et qu'une discipline qui a déjà du mal à survivre et à se rendre scientifiquement crédible dans son propre milieu, supporterait très mal d'être mise à plat, réfléchi et rééclairé par des faits pourtant bien concrets. Il est vrai que, pour "regarder" le monde moderne, il nous faudrait un regard moins opacifié par sa courte mais forte histoire post- et néocoloniale ; qu'il nous faudrait un regard conscient mais débarrassé, si possible, de la seule vision du "dedans" afin d'accepter de voir qu'il se passe des choses au « dehors » qui n'ont plus grand-chose de commun avec ce que nos vieux maîtres nous avaient recommandé de voir et de décrire.

Oui, il y a longtemps que le savoir sociologique ou ethnologique a cessé d'être un simple exercice universitaire, et ce type de savoir qui s'abrite encore derrière des remparts théoriques n'a plus lieu d'être le seul reconnu. Nous devons savoir que derrière chaque édifice idéologique, des édifices plus anciens se profilent et qu'ils continuent de répercuter des échos dont il faudra encore du temps pour qu'ils s'estompent complètement. Je crois avoir suffisamment montré au début de cet ouvrage la vision que nous eûmes des premiers vaincus exotiques et le sort que nous leur fîmes. Mais je crains de ne pas avoir été assez précis sur la façon dont nous nous y sommes pris pour nous "soulager" physiquement de ces autres inéducables et par là-même gênants, ou risquant de l'être, dans notre politique effrénée de conquête.

Pire encore que de leur envoyer nos armées, on inventa des "astuces génocidaires" qui faisaient du bourreau un anonyme et rendaient celui qui était condamné à disparaître, ignorant de sa fin prochaine. Il n'y avait pas que nos canons qui étaient "supérieurs", nos maladies aussi étaient mortelles ! C'est comme cela que dès 1710 au Canada, les Anglais n'hésitèrent pas à distribuer aux Abénaqui, aux Micmac et aux Etchémi des couvertures contaminées par la variole comme cadeaux de paix, cadeaux sciemment empoisonnés dont les Indiens ne se relevèrent pas. En 1860, c'est une manière plus classique qui fut utilisée : un groupe d'Apaches fut invité à un banquet qui leur fut fatal. La technique des bidons d'alcool empoisonnés était aussi prisée quand ce n'était pas, comme au Pérou, des coupons de tissus infectieux déposés à l'orée des villages. On pourrait y ajouter de l'arsenic mêlé à du sucre offert aux Indiens Tapaiauna, du riz empoisonné pour les Beïços et bien évidemment, ce « cadeau vénéneux » qui fit tant de ravages : la variole. En Patagonie, on décima les Ona en leur inculquant la rougeole, quand on ne s'amusait pas à les chasser ouvertement, les paires d'oreilles étant rapportées comme trophées. Aussi ne sera-t-on pas étonné que la dernière indienne Ona se soit éteinte en 1964, et que des disparitions spectaculaires de populations eurent lieu. Le cas des Indiens Kayapo au Brésil, qui passèrent de 6.000 en 1900 à 600 en 1922 et dont il ne restait plus, à la suite d'une épidémie de grippe, qu'une cinquantaine d'individus en 1929, qu'achevèrent par la suite broncho-pneumonie et rougeole, est un exemple coupable de ce mode d'extermination indirecte. Quant aux Indiens d'Amérique du Nord, dont le nombre est remonté aujourd'hui jusqu'à deux millions environ, la politique génocidaire et ethnocidaire américaine les avait réduits à quelques centaines de milliers. On ne comptait encore que sept à huit cent mille Indiens dans les années 1960. On a tant crié à l'horreur, les ethnologues notamment, que la rumeur officielle dit que ce type de pratiques a disparu ; d'autres rumeurs disent le contraire. Qui croire ? Ce qui est certain c'est que pour les groupes amazoniens, la situation reste critique malgré la création de réserves dont le respect et la "sûreté" varient en fonction des États...

A côté de ce génocide détourné, dont l'atrocité et l'hypocrisie qui l'entoure valent tous les crimes, existe, larvé, rampant mais là aussi impardonnable : l'ethnocide (Meunier- Savarin, 1993). L'ethnocide, c'est de croire que la richesse et l'invention ne sont que d'un seul côté, et que si l'on ne suit pas la loi du "civilisé", on appartient à une humanité de frange encore rattachée au "monde

sauvage". Cette criminalité culturelle et non plus physique à laquelle se sont longtemps livrés missionnaires et colons avant d'être relayés par les gouvernements ou les compagnies pétrolières, même lorsqu'elle prend un tour humanitaire, tient à la volonté folle de « civiliser l'autre ». Le résultat créé est toujours un très grave déséquilibre dans une organisation sociale qui n'est pas adaptée à notre "message".

Pour faire saisir cette mort insidieuse des civilisations, l'exemple le plus concret, rapporté par des ethnologues, concerne les mutations brutales de l'habitat. Robert Jaulin et Solange Pinton citent le cas des Indiens Bari à la frontière du Venezuela et de la Colombie. Pris "amicalement" en main par les prêtres Capucins, les Indiens, à qui ils voulaient offrir "notre confort", furent clochardisés en un rien de temps. Lorsque les missionnaires découvrirent l'intérieur de la maison Bari, leurs principes religieux et "aéristes" prirent le dessus. Ils pensèrent qu'il fallait "sauver" ces âmes de la promiscuité. Ils les attirèrent dans des missions où ils firent éclater, sans en avoir conscience, les structures du groupe, séparant les hommes des femmes, ou rassemblant les familles directes dans des maisons bâties selon des critères occidentaux. Ils ne comprirent rien à la complexité des « bohio » Bari.

Cette grande maison à armature de bois et à "tuiles" de feuilles n'était pas du tout ce qu'ils imaginaient. Le « bohio » est fait pour abriter de dix à trente ménages, répartis à l'intérieur de façon à préserver une intimité familiale et selon les rapports de parenté ; il est en fait profondément adapté à l'écologie dominante de la forêt amazonienne : le toit descendant bas et les pourtours de la maison en bois permettant de conserver une relative fraîcheur à l'intérieur. L'interstice des potaux laisse passer suffisamment de lumière pour que les femmes, plantant leur métier à tisser à même le sol du bohio, puissent se livrer à des activités domestiques propres à leur organisation. La pénombre des lieux permet de respecter d'autre part une certaine intimité, mais aussi, grâce aux espèces de palmes utilisées avec lesquelles les Indiens tressent le toit, d'éviter trop d'insectes désagréables. Quant au sol de terre battue, il a l'avantage d'offrir une hygiène individuelle et collective rare : les déjections des enfants et des chiens pouvant être aisément raclées à l'aide d'une machette et jetées à l'extérieur dans une feuille de bananier, et l'ordre du bohio respecté par des balayages effectués plusieurs fois par jour.

Face à cet art véritable d'habiter, les maisons construites à la Mission au centre de clairières aux vertes pelouses, faites de murs en dur, reposant sur des sols en béton et recouvertes de tôle ondulée, proposèrent vite un enfer. Au confort de la maison traditionnelle, ils substituèrent l'horreur de maisons occidentales parfaitement inadaptées au climat et aux gens. Il faut imaginer le soleil des tropiques tapant sur les tôles de ces maisons en béton, les enfants et les chiens ne perdant pas leurs habitudes, à quoi pouvait ressembler olfactivement cette fournaise qui attendait la nuit dans l'espoir de redevenir un abri digne d'humains. Mais là aussi, la modernité a ses revers, le "progrès" avec lequel les Capucins attiraient les Indiens s'accompagnait de la "clarté" : grandes fenêtres et lampes électriques faisant fanal pour des myriades d'insectes transformés en "colocataires" indésirables dans ces maisons restant chaudes jusqu'à une heure avancée de la nuit... A cela, il faut ajouter l'impossibilité de pouvoir planter quoi que ce soit dans le sol. Finis les tissages et autres artisanats, les pagnes furent remplacés par les petites robes de nos femmes que les associations caritatives font parvenir jusqu'au fond de la forêt, clochardisant littéralement ces peuples dont la fierté tenait beaucoup à leur mise. D'un point de vue pratique et culturel, attacher son hamac, dont la hauteur variait en fonction d'une règle bien établie selon qu'on était une femme, un homme ou un enfant, et s'échelonnant de 80 centimètres à deux mètres, ne put plus être respectée, le type de charpente à l'occidentale rendant compliqués l'étagement des couchages et leur signification. Accrochés haut, une chute sur un sol très dur avait aussi le désavantage de pouvoir se transformer en accident. Quant à l'harmonie recherchée par la

conception de l'espace telle que les Indiens l'avait pensée, où chaque famille avait sa place dans les parties définies de la grande maison sur le "chemin du monde" à l'abri de la voûte en palmes tressées reproduisant la cosmogonie Bari, ils pouvaient lui dire adieu.

La destruction de la vie communautaire, l'anéantissement des coutumes, comme celles de réciter des mythes ou de chanter et de danser la nuit durant pour rejouer la création du monde, le non-respect du temps de l'autre et de ses origines internes avec ses corollaires, l'individualisation de la vie, une culture unique imposée et un temps salarial, pour ne donner que quelques exemples, sont bien cette "décivilisation" qui consiste à dissoudre des civilisations minoritaires dans la Civilisation occidentale. Nous ne pouvons pourtant oublier que l'ethnocide commence avec l'imposition de nos écritures saintes et leur traduction dans des langues vernaculaires. Cette éruption de croyances nouvelles était en fait un véritable "vol d'esprit". Proposer un monothéisme hégémonique et omnipotent à des cultures polythéistes participait de ce laminage des cultures. Cela n'avait rien d'un dialogue mais posait notre relation aux autres en termes soliloquants dont l'aboutissement ne pouvait être qu'un abandon, une reddition de ces hommes vrais condamnés a minima à une mort culturelle à court terme.

Pour nous décharger un peu de cette responsabilité ou plutôt la partager, j'aimerais faire part de cette remarque de Jacques Lizot qui passa plus de quinze années chez les Indiens Yanomami et qui constata, au bout du compte, que « toute civilisation qui cherche à se perpétuer dans le temps a besoin de s'autovaloriser et pour cela, de déprécier un temps soit peu ses voisins. Peut-être faut-il y voir la raison de ce sentiment quasi universel. A la limite, un groupe ethnique qui aurait des autres une image toujours flatteuse, n'aurait plus qu'à opérer les transformations nécessaires pour obvier à une insupportable contradiction. Ce qu'on nomme acculturation n'a parfois pas d'autre origine ». Ainsi on comprendra mieux que « l'ethnie, c'est le point central de l'univers humain, c'est l'humanité par excellence autour de laquelle tout doit nécessairement converger ou graviter » (Lizot, 1973 : 9).

La prétention des groupes ethniques de s'autodénommer comme seuls hommes existants sous le nom de "gens", de "les hommes" de "c'est nous" etc., est à la hauteur de notre folie occidentale de s'être imaginés longtemps les seuls "civilisés" dignes de ce nom. Partout prévaut, hélas, ce malentendu volontaire ou l'autre frise presque toujours le qualificatif de "non-homme" ou au mieux, d'étranger. Il arrive même que ce soit le nom dépréciateur d'un animal ou bien une injure. Les Indiens Sioux par exemple, abréviation de *Nadowessioux*, furent appelés ainsi à partir du nom donné par leurs voisins, les Chippewa, qui voyaient en eux des "petits serpents" ou de "moindres ennemis", ce qui les distinguait des Iroquois, « vrais serpents », c'est-à-dire "pires ennemis". Iroquois qui se nommaient eux-mêmes *Ongwehonwe*, "hommes supérieurs"...

Lorsque l'étranger paraît trop étranger, avant que ne se révèle l'humanité de l'autre, il n'est pas rare que ce contact s'arrête au seul questionnement. Cabeza de Vaca (1507-1559), rencontrant des Indiens alors qu'il traversait le Nouveau-Mexique, les nota sous le nom de "Pima". Il fallut attendre la publication d'un dictionnaire de la langue A'atam dans les années 1970 pour découvrir que cela n'avait aucun rapport avec l'ethnie, mais beaucoup avec le malentendu de la rencontre, "Pimac" voulant dire : « Je ne comprends pas votre question ». Ce qui n'empêche pas que l'on désigne toujours aujourd'hui sous le nom de "Pima" les Indiens A'atam, ce nom signifiant "les gens". Le quiproquo ne fut pas moindre avec ces conquistadores égarés dans la jungle Maya qui demandèrent où ils se trouvaient aux Indiens rencontrés. Ceux-ci répondirent : "Yucatan !" qui en Maya signifie : « Nous ne comprenons pas ». Regard juste face à ces barbus hirsutes dont on sait qu'à l'hospitalité, ils répondaient presque toujours par des massacres. « "Yucatan" porte donc en filigrane à la fois la perplexité et la stupeur » (Meunier, 1994 : 195).

Ce malentendu amoncelé comme une sorte d'humus négatif ne donnera hélas jamais de terreau, les hommes, et plus particulièrement les Occidentaux, ne voulant pas, semble-t-il, en finir avec ce plaisir pervers d'avoir à côté d'eux des hommes qu'ils ne reconnaissent pas comme tels. L'ethnologue péruvien Stefano Varese commentant des articles de journaux relatant une intervention de l'aviation militaire contre des groupes indiens de Tapiche et de Requena, écrivait il n'y a pas très longtemps : « Nous avons lu des communiqués absurdes dignes des chroniqueurs du xvi e siècle, concernant des tribus de géants, avec ou sans barbe, cannibales ou non. Nous avons vu, grâce à des journalistes en mal de copie, des Campa se transformer en guérilleros communistes, en ennemis de la démocratie et de l'ordre constitutionnel, en amis de Cuba. Nous n'avons jamais lu que des calomnies sur les Indiens ; de temps en temps, un éloge de quelques malheureux qui étaient tombés dans les filets missionnaires, abdiquant leur monde, leur langue, leur culture, pour devenir la proie des photographes, exhibés comme des animaux savants (..) Nous n'avons fait qu'assister à la destruction méthodique, rationnelle et, dernièrement, à caractère industriel, des sociétés traditionnelles. Parfois ce fut la mort biologique ; parfois, ce fut la mort culturelle. Dans le premier cas, c'est qu'on ne s'intéressait pas à la main- d'œuvre autochtone ; dans le second cas, on en avait besoin, mais on la voulait docile » (Varese, 1993).

Méditant sur *La Conquête aujourd'hui*, il nous appelle à une lucidité réelle lorsqu'il constate : « Soyons sincères, de notre Civilisation, ce qui parvient tout d'abord au groupe indigène, ce n'est pas l'alimentation équilibrée, ni la médecine préventive, ni la philosophie de Platon ni les poèmes de Vallejo. Nos représentants, notre avant-garde, c'est, dans le meilleur des cas, l'alcool et le colon abusif ; ou bien alors, ces techniciens d'une compagnie pétrolière dont la capacité mentale a été diminuée par une culture à bon marché, de télévision et de cinéma, qui fait des Indiens des êtres malfaisants, des obstacles au progrès, tout juste bons à supprimer. »

Il n'est jamais facile ni d'accuser, ni de dresser un constat équitable, mais tout ce qui ressort de l'ethnologie, de notre ethnologie, devrait, à chaque fois qu'une étude est menée, prendre en compte les deux cultures face à face, et pour ce qui nous concerne et dont nous relevons, la culture occidentale face à l'autre. Il faudrait que notre regard ethnologique ne soit alors ni détemporalisé, ni délocalisé, ni décontextualisé, en d'autres termes, et c'est sans doute une utopie, qu'il soit clair-voyant.

J'aurais aimé, avec Lévi-Strauss, que « l'ethnologie consciente » date au moins d'un siècle. Mais c'est avoir une vision bien optimiste du monde de l'anthropologie. L'idéologie scientiste qui prévaut aujourd'hui ne laisse guère de place à l'éthique. Les recherches qu'il est courant de mener chez les autres concernant sa relation à l'univers mériteraient peut-être d'être de temps en temps déplacées pour questionner la relation des ethnologues à leur propre univers. Comment étudier en effet la pensée des autres sans commencer par étudier la nôtre ? Comment s'occuper de visions du monde sans réfléchir à la nôtre ? Cela tient-il à notre impuissance à « assumer notre être-divisé-au-monde », comme le suggérait Jean Monod, « impuissance » qui remonterait au jour où l'humanité a découvert sa propre diversité et où elle a « commencé à être travaillée par le sentiment que son existence même sur la face du monde était une sorte d'inconvenance » (Monod, 1972 : 419).

Il n'y a aucun doute que nous ayons un rôle éminent à jouer dans la lutte contre les indifférences et il faut espérer que nos dénonciations contre l'ethnocide dans les années 1970-1980 n'ont pas été aussi vaines qu'on voudrait nous le faire croire aujourd'hui. N'aurais-je fait de l'ethnologie que pour cela ce serait suffisant. Même si je sais que, chacun à notre mesure, nous y travaillons tous en faisant connaître des sociétés et des univers parfois difficiles à pénétrer et à comprendre, la dénonciation et la lutte contre tous les racismes et ce qu'ils engendrent, dont je sens aujourd'hui

plus qu'une résurgence [11] doit être et ne jamais cesser d'être notre principale préoccupation.

## Notes

[1] Géographe danois (1775-1826) réfugié en Suède pour avoir soutenu les principes de la Révolution française, puis il s'installa à Paris. Il est l'auteur d'une *Géographie mathématique physique et politique de toutes les parties du monde* (1805-1807) et d'une *Géographie universelle*.

[2] Ses ouvrages furent traduits presque partout en Europe et il fut même conseiller en 1832 du gouvernement autrichien pour la géographie et les statistiques. A sa mort en 1848, son œuvre tomba dans l'oubli (in N. Dias, 1991 : 18).

[3] Le polygénisme (1865) est la doctrine suivant laquelle l'espèce humaine est apparue en même temps en plusieurs points du globe, son antonyme, le monogénisme, propose l'idée de l'unité de l'origine de l'homme, et développe une doctrine selon laquelle toutes les « races » humaines dérivent d'un type primitif commun (Robert).

[4] Il s'agit d'un croquis sur un registre de comptes forestiers du Forest Roll of Essex de 1277 intitulé *Aaronfil diaboli* (Londres, Public Record Office, S Ed I.) représentant un Juif encapuchonné avec un nez crochu, une barbiche et sur son habit, comme badge, les tables de la loi. Il est reproduit dans l'ouvrage de K. Stenou (1998 : 81).

[5] La conception de la hiérarchie des "races" du père Schmidt était inséparable de l'ordre des rapports sociaux qui en découlait. S'il ne remettait pas en question "l'inégalité des races" partout prônée à son époque, la "race" ne résultait pas pour lui d'une détermination exclusivement génétique. Les facteurs écologiques lui paraissaient susceptibles de provoquer à long terme des transformations génétiques qui modifieraient à leur tour la constitution raciale... (Schmidt 1913, cité in E. Conte, 1988 : 122).

[6] Rapport qui ne concerne pas, bien entendu, l'ensemble de l'anthropologie ni tous les ethnologues, l'anthropologie étant loin d'être unitaire à l'intérieur même des pays où elle est pratiquée. Voir à ce sujet les numéros *d'Ethnologie française*, *Ethnologie et racismes*, 1988-2 et *Gradhiva*, 1966, n° 19.

[7] Montandon, dans son titre, a conservé l'orthographe italienne proposée par Daniele Rosa.

[8] L'hologénèse, dont l'existence est contestée par les biologistes, supposait que le patrimoine génétique était programmé pour évoluer à travers les générations dans un sens déterminé.

[9] Cf. *Pierre Vidal-Naquet*, Éthique et pratiques de l'ethnologue face aux racismes *in* *Ethnologie française*, 1988-2, Avril-Juin, p. 104 ; *P. Lucas et J.C. Vatin*, L'Algérie des anthropologues, *Maspero*, 1982.

[10] Ce fut longtemps en majorité des fonds d'État qui financèrent les ethnologues. Du temps de l'Indochine, il faut savoir que l'École française d'Extrême-Orient fut financée par les revenus de l'opium, de l'alcool et du sel (cf. Haudricourt-Dibie, 1987 : 77).

[11] Voir Jean-Yves Camus, *Les Extrémismes en Europe : état des lieux* en 1998.

## BIBLIOGRAPHIE

- Acosta Joseph de, *Histoire naturelle et morale des Indes occidentales*, Paris, Payot, 1979 Affergan Francis, *Exotisme et altérité*, Paris, PUF, 1987 Arendt Hannah, *L'Origine du totalitarisme*, Paris, Seuil, 1972 Assayag Jackie, « " L'Ordre fabuleux " de Vichy. La race en image dans le nazisme français (1943-1944) », *Gradhiva*, n°19, 1996
- Bavcar Eugen, « Vivre sans voir », in *Lettre internationale n° 16*, Printemps 1988
- Bahloul Joëlle, *Le Culte de la table dressée*, Paris, Métailié, 1983
- Balbi Adriano, *Atlas ethnographique du globe ou classification des peuples anciens et modernes d'après leur langue...*, Paris, Rey et Gravier, 1826
- Billig Michael, « Racisme, préjugés et discrimination », in Moscovici, *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984
- Bologne Jean-Claude, *Histoire morale et culturelle de nos boissons*, Paris, Robert Laffont, 1991 Bonte P.-Izard M., *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1991
- Bouyer Marc, in Staden Haus, *Nus, Féroces et anthropophages, 1557*, Paris, Métailié, 1979, Points Seuil, 1990 Broca Paul, *Présentations générales pour les recherches anthropologiques sur le vivant*, Paris, G. Masson, 1979
- « L'Anthropologie, son but, son programme, ses divisions et ses méthodes », in *Mémoires d'anthropologie, t.I*, 1871
- Buffon G-L de, *De l'homme*, 1749, Paris, Maspero, 1971 Cabeza de Vaca Alvar Nuiiez, *Relations et commentaires*, Paris, Mercure de France, 1980 Camporesi Piero, *Le Pain sauvage, l'imaginaire de la faim de la Renaissance au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, le Chemin vert, 1981
- Camus Jean-Yves, *Les Extrémistes en Europe : état des lieux en 1998*, La Tour d'Aigues, Aube/Pire/CERA, 1998
- Carpentier Alejo, *La Harpe et l'ombre*, Paris, NRF, 1979/ Folio n° 1742
- Castoriadis Cornélius, *La Montée de l'insignifiance*, Paris, Seuil, 1996
- Clastres Pierre, *Archéologie de la violence*, La Tour d'Aigues, Aube, 1997
- *La Société contre l'État*, Paris, Minuit, 1974
- *Recherches d'anthropologie politique*, Paris, Seuil, 1980 Cobbi Jeanne, *Terminologie culinaire du Japon : des modes de préparation aux mets consommés*, Paris, Asemi IX (3-4) EHESS, 1984
- Collège de Sociologie (1937-1939), Paris, idées/NRF, 1979 Conquet André, *Les Gestes de l'orateur*, Paris, Retz, 1987 Conte Édouard, « Le Confesseur du dernier Habsbourg ou les " nouveaux païens " allemands. A propos de Wilhelm Schmidt » in *Ethnologie française*, 1988-2, Avril-juin Copans Jean, *Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie*, Paris, Nathan, 1996
- Copans Jean et Jamin Jean, *Aux origines de l'anthropologie française*, Paris, Le Sycomore, 1978 Cyrulnik Boris, *Le Visage, sens et contresens*, Paris, Eshel, 1988
- Descartes René, *La Dioptrique*, 1633, Paris, Fayard, 1986 Dias Nelia, *Le Musée d'ethnographie du Trocadéro (1878/1908)*, Paris, Ed. du CRNS, 1991
- Di Bella Maria Pia, « Les Conceptions racistes dans l'ethnologie italienne: 1876-1942 », in *Sexe et race*, Centre d'études et de recherches germaniques, Université de Paris VII, 1989-90
- « Ethnologie et fascisme: quelques exemples », in *Ethnologie française*, 1988-2 Avril-juin
- Dibie Pascal, *Ethnologie de la chambre à coucher*, Paris, Grasset, 1987
- *La Tribu sacrée, ethnologie des prêtres*, Paris, Grasset, 1993
- *Le Village retrouvé, essai de l'ethnologie de l'intérieur*, La Tour d'Aigues, Aube poche, 1995
- Dibie Pascal et Haudricourt André-Georges, *Les Pieds sur terre*, Paris, Métailié, 1987
- Douglas Marie, *De la souillure*, Paris, Maspero, 1971
- Droit Roger-Pol, *Le Culte du néant, les philosophes et le Bouddha*, Paris, Seuil, 1997

- Duverger Christian, *La Conversion des Indiens de Nouvelle Espagne*, Paris, Seuil, 1987
- Farb Peter et Aberlagos Georges, *Anthropologie des coutumes alimentaires*, Paris, Denoël, 1985
- Fischler Claude, *L'Homnivore*, Paris, Odile Jacob, 1990
- Fischer Jean-Louis, *Races imagées et imaginaires*, Paris, La Découverte/Maspero, 1983
- Fontenelle Bernard de, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, La Tour d'Aigues, Aube, 1991 — *De l'origine des Fables*, 1686, in *Œuvres complètes*, Paris, Fayard, 1989
- Gaulmier Jean, « Gobineau », *Encyclopédia Universalis*, Paris, 1973
- Geertz Clifford, *Ici et là-bas*, Paris, Métailié, 1996
- Gérando Joseph-Marie de, *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages*, 1800, in Copans et Jamin, 1978
- Goody Jack, *Cuisines, cuisine et classes*, Paris, CCI, 1984
- Griaule Marcel, *Dieu d'eau*, Paris, Fayard, 1966
- Gruzinski Serge, *La Colonisation de l'imaginaire. Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol xv-rxv siècle*, Paris, NRF, 1988
- Gugenheim Ernest, *Les Portes de la loi*, Paris, Albin Michel, 1982
- Gurwith Jacques et Schmitt Jean-Claude, « Ethnologie et Racisme », in *Ethnologie française*, Paris, 1988-2, Avril-Juin
- Haudricourt André-Georges, « Des barbares mal cuits : les Thaï », in *Orients. Pour Georges Condominas*, Paris-Toulouse, Sudestasia/Privat, 1981
- Haudricourt André-Georges et Bruhnes Delamarre Mariel J., *L'Homme et la charrue à travers le monde*, Paris, NRF, 1955, Lyon, La Manufacture, 1986
- Haudricourt André-Georges et Dibie Pascal, *Les Pieds sur terre*, Paris, Métailié, 1987
- Haudricourt André-Georges et Hédin Louis, *L'Homme et les plantes cultivées*, Paris, Métailié, 1987
- Herrenschmidt Olivier, « L'Inde et le sous-continent indien », in Pléiade, *Ethnologie régionale*, vol. 2, Paris, NRF, 1978
- Hiernaux Jean, « Race », in *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Pierre Bonte-Michel Izard, Paris, PUF, 1991
- Images de la France de Vichy*, La Documentation française, 1988
- Jaulin Robert, *La Paix blanche*, Paris, Seuil, 1980
- *La Décivilisation*, Bruxelles, éd. Complexe, 1974
- *De l'ethnocide*, Paris, 10/18, UGE, 1972
- Knobel Marc, « L'Ethnologie à la dérive, Georges Montandon et l'ethnoracisme », in *Ethnologie française*, 1988-2, Avril-juin
- « Montandon ou pseudo-anthropologie du crime », in *Le Monde juif*, n° 132, déc. 1988
- « De l'étude des noms et des juifs à l'école d'anthropologie et chez Georges Montandon », in *Sexe et race*, Université de Paris VII, Centre d'Etudes et de Recherches germaniques, séminaire 1989-90
- Kuisel Richard F. « Coca-Cola et la guerre froide, les Français face à l'américanisation, 1948-1953 », in *Politiques*, n° 2, Printemps 1992
- Lacarrière Jacques, et Jacquart Albert, *Science et croyances*, Paris, Écriture, 1994
- Lahlou Saadi, *Penser manger, alimentation et représentations sociales*, Paris, PUF, 1998
- Laplantine François, *La Description ethnographique*, Paris, Nathan 1996
- Leach Edmund, *L'Unité de l'homme et autres essais*, Paris, NRF, 1980
- Le Bon Gustave, *Lois psychologiques de l'évolution des peuples* (1894)
- Le Breton David, *Des visages*, Paris, Métailié, 1992
- Le Clézio Jean-Marie Georges, *Le Rêve américain ou la pensée interrompue*, Paris, NRF, 1988
- Leenhardt Maurice, *Gens de la Grande Terre*, Nouméa, éd. du Cagou, 1986

- Leroi-Gourhan André, *Mécanique vivante*, Paris, Fayard, 1983
- Les Chasseurs de la Préhistoire, Paris, Métailié, 1983 Léry Jean de, Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil
- 1557, préface de Franck Lestringuant, éd. de Frank Lestringuant, Max Chaleil éd. 1992 Lévi-Strauss Claude, *Le Regard éloigné*, Paris, Plon, 1983
- *Mythologies*, Paris, Plon, 1964-1971
- Lévi-Strauss et Charbonnier Jean, *Entretiens*, Paris, 10/18, UGE, 1969
- Lizot Jacques, Le Cercle des feux, Paris, Seuil, 1976 Long John, Trafiquants et interprètes de langue indienne.
- 1768-1787, Paris, Métailié, 1980 Lucas Philippe et Vatin Jean-Claude, *L'Algérie des anthropologues*, Paris, Maspero, 1982 Malinowski Bronislaw, *Journal d'ethnologue*, Paris, Seuil, 1985 « Manger magique, aliments sorciers, croyances comestibles », Paris, *Autrement* n° 149, Nov. 1994 Mannoni Octave, « " Terrains \* de mission ? » Paris, *Les Temps modernes* n° 299-300, Juin-juillet 1971 Maucourt Thierry, « Du singe à l'homme », *Le Téméraire*, 19 juillet 1943
- Maurizio A., Histoire de l'alimentation végétale depuis la préhistoire jusqu'à nos jours, Paris, Payot, 1932 Mauss Marcel, Manuel d'ethnographie, Paris, Payot, 1967
- *Œuvres*, 3 vol. Paris, Minuit, 1968-1969
- Mazon Brigitte, Aux origines de l'EHESS, le rôle du mécénat américain, Paris, Le Cerf, 1988 Mead Margaret, L'Un et l'autre sexe, Paris, Denoël, 1966 Meunier Jacques, Le Monocle de Joseph Conrad, ethnologie, exotisme et littérature, Paris, La Découverte/Le Monde, 1987
- *Voyages sans alibi*, Paris, Flammarion, 1994
- « Fictions et mythes » in *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Boute-lizard, Paris, PUF, 1991
- Meunier Jacques et Savarin Anne-Marie, *Le Chant du Sibalco*, Paris, Payot, 1993
- Monod Jean, Vive l'ethnologie ! in Le livre blanc de l'eth- nocide, Paris, Fayard, 1972
- *Un riche cannibale*, Paris, 10/18 UGE, 1972 Montandon Georges, *L'Ologenèse humaine*, Paris, Alcan, 1928
- La Race. Les races. Mise au point d'ethnologie somatique, Paris, Payot, 1933
- *L'Ethnie française*, Paris, Payot, 1935 Moscovici Serge, *L'Age des foules*, Paris, Fayard, 1981
- Essai sur l'histoire humaine de la nature, Paris, Flammarion, 1968
- Hommes domestiques et hommes sauvages, Paris, 10/18 UGE, 1974
- La psychologie des foules à l'origine du fascisme, in Poliakov: le racisme, mythes et sciences, Bruxelles, Complexe, 1981
- Psychologie sociale, Paris, PUF, 1984
- La Société contre nature, Paris, Seuil, 1994
- Nancy Jean-Luc et Lacoue-Labarthe Philippe, *Le Mythe nazi*, La Tour d'Aigues, Aube, 1991
- Noël Bernard, *Journal du regard*, Paris, POL, 1988
- Ory Pascal, Le Petit Nazi illustré. Une pédagogie hitlérienne en culture française : Le Téméraire, (1943-1944), Paris, Albatros, 1979
- Pâques Viviana, L'Arbre cosmique, dans la pensée populaire et dans la vie quotidienne du nord-ouest africain, Paris, Institut d'Ethnologie, 1964
- Pinton Solange, « Le Côté Bari: les travaux et les jours », in Jaulin, *Gens du soi, gens de l'autre*, Paris, 10/18, UGE, 1973
- Poirier Jean, *Ethnologie générale*, Encyclopédie de la Pléiade Paris, NRF, 1968
- *Ethnologie régionale*, T, 1 et 2, Encyclopédie de la Pléiade Paris, NRF, 1978
- Poliakov Léon, *Histoire de l'antisémitisme*, 4 vol., Paris, Caïman Lévy, 1955-1977

- De l'antisionisme à l'antisémitisme, Paris, Caïman Lévy, 1969
- Le Racisme, mythes et sciences, Bruxelles, Complexe, 1981
- Récits aztèques de la conquête*, textes choisis et présentés par G. Baudot et. Todorov, Paris, Seuil, 1983
- Renneville Marc, « Le Regard médical sur le crime dans la première moitié du XIX' siècle », in L. Mucchielli, *Histoire de la criminologie française*, Paris, L'Harmattan, 1994
- Ronsin J.-P., *Le Baptême de l'Amérique*, Saint-Dié, 1979
- Ruffié Jacques, « Le Mythe de la race », in Poliakov, *Le Racisme: mythes et sciences*, Bruxelles, Complexe, 1981
- Rupp-Eisenreich Brita, *Critiques allemandes de la notion de race*, in *Gradhiva*, n° 19, Paris, 1996
- Sahlins Marshall, *Des îles dans l'histoire*, Paris, Hautes Etudes, NRF, Seuil, 1989
- Saint-Blancat Henri, *Les Premiers Français*, Paris, Caster- mann, 1987
- Schmitt Jean-Claude et Gurwith Jacques, *Ethnologie et Racisme*, in *Ethnologie française*, Paris, 1988-2, Avril-Juin
- Staden Hans, *Nus, féroces et anthropophages (1557)*, présentation de Marc Bouyer, Paris, Métailié, 1979, Points Seuil, 1990
- Stavenhagen Rodolfo, « Comment décoloniser les sciences sociales appliquées ? » Paris, *Les Temps modernes* n° 299300, Juin-juillet 1971
- Stenou Katérina, *Image de Vautre, la différence du mythe au préjugé*, Paris, Seuil, UNESCO, 1998
- Tchouang-tseu, *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1969
- Todorov Tzvetan, *La Conquête de l'Amérique, la question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982
- *Nous et les autres, la ré flexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989
- Traite des Noirs au siècle des Lumières*, présentation de JL Vissière, Paris, Métailié, 1982
- Turi Johan, *Récit de la vie des Lapons*, Paris, Maspero, 1974
- Urbain Jean-Didier, *Secrets de voyage, menteurs, imposteurs et autres voyageurs invisibles*, Paris, Payot, 1998
- Varese Stefano, « La conquête aujourd'hui » in Meunier- Savarin, *Le Chant du Silbaco*, 1993, Paris, Payot
- Verneau, *Les Races humaines*, Paris, Ed. J. B. Bailliere, 1863
- Viard Jean, *La Société d'archipel ou les territoires du village global*, La Tour d'Aigues, Aube, 1994
- Vidal-Naquet Pierre, « Ethique et pratiques de l'ethnologue face aux racismes », Paris, *Ethnologie française* 1988-2 Avril-juin
- Zimmerman Francis, *La Jungle et le fumet des viandes*, Paris, NRF-Le Seuil, 1982